

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي  
MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE  
ⵎⵓⵎⵓⵔ ⵎⵎⵎⵔ ⵉⵏ ⵓⵣⵣⵓ ⵉⵏ ⵙⵉⵔⵉⵏ ⵉⵏ ⵙⵉⵔⵉⵏ  
ⵕⵓⵏⵓⵏ ⵉⵏ ⵙⵉⵔⵉⵏ ⵉⵏ ⵙⵉⵔⵉⵏ ⵉⵏ ⵙⵉⵔⵉⵏ  
ⵕⵓⵏⵓⵏ ⵉⵏ ⵙⵉⵔⵉⵏ ⵉⵏ ⵙⵉⵔⵉⵏ ⵉⵏ ⵙⵉⵔⵉⵏ

UNIVERSITE MOULOU D MAMMERRI DE TIZI-OUZOU  
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES  
DEPARTEMENT



جامعة مولود معمري - تيزي وزو  
كلية الآداب واللغات

N° d'Ordre : .....  
N° de série : .....

## Mémoire en vue de l'obtention Du diplôme de master II

**DOMAINE : Lettres et Langues Etrangères**  
**FILIERE : Langue française**  
**SPECIALITE : Langue et Cultures Francophones**

### Titre

**L'écriture de la mémoire dans Cent ans de solitude de  
Gabriel Garcia Marquez**

**Présenté par :**

Lamia Chekaoui  
Hacene Ait Issad

**Encadré par :**

M. Mahmoudi Hakim

**Jury de soutenance :**

Président : Abane MADI, MAA, UMMTO  
Encadreur : Hakim MAHMOUDI, MCB, UMMTO  
Examineur : Boualem BELKHIS, MAA, UMMTO

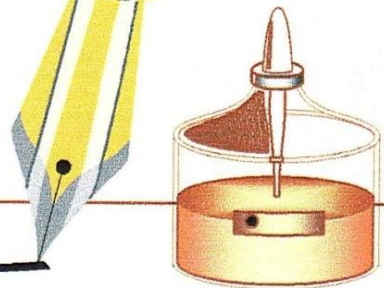
**Promotion : septembre 2016**

## Remerciements

Nous tenons d'abord à remercier toute personne ayant participé de près ou de loin à la réalisation de ce modeste travail.

Nous remercions tout particulièrement notre directeur de recherche M. Mahmoudi Hakim qui nous a accompagnés tout au long de cette année charnière. Son suivi attentif, ses conseils ses encouragements nous ont été extrêmement bénéfiques.

Merci aux membres du jury qui nous feront l'honneur de juger ce travail.



## Dédicaces

Je dédie ce modeste travail aux êtres les plus chers à mes yeux :

- Pour mes parents dont la seule présence m'oblige à aller jusqu'au bout.

-A toute ma famille en particulier mes frères et ma sœur pour m'avoir soutenue et permis d'aller de l'avant.

Mes dédicaces vont aussi à mes oncles et tantes et tous les cousins et cousines.

Je tiens vivement à dédier ce travail à tous mes ami(e)s pour leur soutien affectif et moral sans oublier mon binôme Hacene.

*Lamia*



Je dédie ce travail à :

- Mes chers parents
- La mémoire de mon père
- Mon frère et mes sœurs
- Tous mes ami(e)s et camarades en particulier ma binôme Lamia

*Hacene*

# Sommaire

Introduction

Chapitre I : Aux sources de l'amnésie

I.1 L'influence gitane

I.2 L'impact impérialiste

I.3 L'impact des guerres

Chapitre II : De l'oubli à la sauvegarde

II.1 Le passé revisité

II.2 Les marques de l'oubli

II.3 L'oubli et l'identité

Chapitre III : La mémoire mythifiée

III.1 Exode

III.2 Genèse

III.3 Déluge

Conclusion

Bibliographie

# **INTRODUCTION**

Le thème de la mémoire demeure un sujet incontournable dans les travaux de recherche du fait qu'il envahit l'espace social. La meilleure preuve de ce déploiement est le nombre important de concepts mémoriels forgés surtout dans les domaines de l'histoire et de la littérature. Aujourd'hui, la réflexion liée à l'écriture de la mémoire s'approfondit et prend les devants. Cela témoigne, chez l'homme, d'un désir crucial de se souvenir des événements du passé, récent ou lointain soit-il.

Il s'agira pour nous, dans ce travail, d'appréhender la représentation de ce thème dans une œuvre littéraire, celle du romancier colombien Gabriel Garcia Marquez. Notre choix de *Cent ans de solitude* se justifie par l'originalité de ce roman, la puissance de son verbe et surtout par son engagement manifeste pour la noble cause mémorielle. En effet, l'auteur, dans cette œuvre, ne cache pas son intention de se faire le gardien de la mémoire collective du continent sud-américain. De ce fait, ce roman est à lire comme un réquisitoire contre l'oubli. En accumulant les traces du passé, le romancier tente de réinventer son passé familial face à son propre oubli comme il écrit dans son autobiographie que : « *comme toujours, la nostalgie avait effacé les mauvais souvenirs et embelli les bons* ». L'écriture est donc un moyen pour renouer avec le vécu, un vécu à la fois familial et social. Témoin des maux de son temps, il propose alors dans ce livre de raconter les vérités sociales et politiques de son pays. À ce point, il se sent de plus en plus proche de sa culture, peiné par cette Colombie qui l'a malmené. Bref, il met son génie au service de la cause culturelle de son pays comme le reconnaît Isabelle Allende : « *Garcia Marquez fut la voix qui a raconté au monde qui nous sommes dans les miroirs de ses pages, la seule consolation est que son œuvre est immortelle* ». <sup>1</sup> Dans cette perspective, *Cent ans de solitude* tente de répondre à une configuration vive identitaire de la Colombie.

---

<sup>1</sup> Isabelle Allende, «Mort de Gabriel Garcia Marquez», [En ligne], consulté le 01/09/17 ;  
url :[http://www.huffingtonpost.fr/.../mort-gabriel-garcia-marquez-hommages\\_n\\_5171659.html](http://www.huffingtonpost.fr/.../mort-gabriel-garcia-marquez-hommages_n_5171659.html)

En étudiant ce roman, nous nous proposons de montrer comment se déploie cette thématique de la mémoire. Notre attention se portera sur les grands événements qui sont porteurs de menaces pour la mémoire collective des autochtones. Les guerres successives, l'invasion gitane, l'implantation de l'impérialisme seraient en ce sens autant de facteurs menaçant d'effacement et d'oubli de l'identité des Macondéens. En effet, ses écrits ont pour vocation de reconstruire la mémoire brisée du peuple par ces faits de guerres et d'invasions.

Toutefois, avant de conjecturer sur les enjeux mémoriels soulevés par ce texte, nous voudrions d'abord cerner l'étendue conceptuelle de cette notion de la mémoire. Polysémique, elle renvoie surtout à toute présence des traces du passé. Ainsi, au moment où elle désigne, en psychologie, l'ensemble des représentations psychiques grâce auxquelles nous pouvons nous représenter le passé comme passé, elle englobe aussi, en sociologie, tout ce qui résulte de l'expérience sociale, d'où alors le concept de mémoire collective qui est à distinguer de la mémoire individuelle. Pour Maurice Halbwachs, «*il n'y a pas de mémoire possible en dehors des cadres dont les hommes vivant en société se servent pour fixer et retrouver leurs souvenirs*»<sup>2</sup>. Autrement dit, si mémoire il y a, elle est surtout multiple et collective. De ce fait, la disparition de ces cadres consolide la disparition du contact entre la mémoire collective.

Dans la mesure où cette œuvre de Marquez a pour vocation de reconstruire la mémoire brisée des peuples colombiens, il importe de l'envisager ici comme un écrit mémoriel. Une telle perspective se justifie par le fait que l'auteur s'y propose de remémorer les événements enfouis dans l'oubli, de réveiller les mémoires meurtries, réclamant le droit à la parole en faisant table rase du passé hantée par la violence. Son roman constitue une véritable tentative de dire par le truchement de la fiction ce qui semble être oublié. Il fait donc partie de ces écrits mémoriels que Paul Ricoeur présente en ces termes : «*des indices de rappels offrant tour à tour un appui à la mémoire défaillante, une lutte dans la lutte contre l'oubli voir une suppléance muette de la mémoire morte*»<sup>3</sup>. Ces espaces mémoriels construisent et transmettent les aspects culturels en faisant appel au passé.

Ainsi, dans la mesure où Marquez se propose, dans ce roman, de réécrire l'histoire de tout un continent, il importe de s'interroger ici sur cette question problématique de la

---

<sup>2</sup> Maurice. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Felix Alcan, 1925, p.63.

<sup>3</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000

mémoire. En ce sens, il convient de se demander comment cet auteur représente la mémoire d'un peuple à travers ses personnages et quels sont les moyens qu'il a mis en œuvre pour arriver à relater ses propres souvenirs. En d'autres termes, nous nous proposons de montrer comment *cent ans de solitude* constitue-t-il une toile de fond pour dire les faux semblants dont les peuples étaient les victimes, de voir comment notre corpus arrive à transmettre les références identitaires et culturelles du peuple colombien.

Pour tenter de répondre à toutes ces questions, nous optons pour une lecture pluridisciplinaire. Une telle lecture se justifie par la complexité de cette thématique. Notre première référence théorique est la somme des travaux de Paul Ricoeur à qui nous emprunterons un certain nombre de concepts tel que *le devoir de mémoire* qui consiste, selon lui, en le devoir de justice et de piété. L'autre théoricien dont les travaux serviront de référence à notre étude est Pierre Nora. Celui-ci est connu pour avoir introduit et souligné l'importance des *lieux de mémoires* dans la construction d'une identité culturelle et la vivification de la mémoire collective.

Enfin, pour mieux structurer cette étude, nous l'avons scindée en trois chapitres. Dans le premier, nous aborderons plus particulièrement l'impact des enjeux politiques à travers des guerres doublées de conflits de mémoires conduisant à une rupture entre le passé et le présent. Dans le second chapitre, nous allons préciser comment la dualité entre mémoire et oubli se rattache aux thèmes de la remémoration du passé et de l'identité. Pour ce faire, la réflexion sur la mémoire nous permettra en premier lieu d'interroger l'histoire tumultueuse du continent sud-américain regorgé d'événements. Enfin, le dernier chapitre portera sur la mythification de l'histoire de ce village fictif qui rappelle le récit biblique retraçant l'histoire de l'humanité de *l'Exode* à *l'Apocalypse* et qui invite à lire ainsi l'histoire de la Colombie, voire de tout le continent sud américain.

## **CHAPITRE I : Aux sources de l'amnésie**

*Les choses ont une vie bien à elles, il faut réveiller leur âme, toute la question est là*  
Gabriel Garcia Marquez

## **I. 1 L'influence gitane**

Dans son œuvre, Marquez raconte l'histoire d'un village depuis sa création jusqu'à son déclin, celle de Macondo, un village fictif qui fait référence à un monde réel, celui de la Colombie qui a subi les assauts du temps. Ce village, où vivait une communauté traditionnelle, coupée du monde extérieur, va être dans l'obligation d'affronter ce mystère qui est la modernité que les Gitans ont apportée à Macondo après sa découverte hasardeuse, ces derniers qui sont connus pour leur errance. Cette modernité conquérante véhiculée par la population gitane va-t-elle apporté un changement au village mythique de Macondo ? A quel point les Gitans vont-ils influencer les Autochtones dans leur façon de vivre et même dans leur culture ?

Dans cette œuvre, la population gitane est omniprésente. Ce village qui est devenu une attraction pour les Gitans et que chaque année installent leurs tentes près du village et avec un air de fête exhibèrent leur découvertes :

*Tous les ans, au mois de mars, une famille de gitans déguenillés plantait sa tente près du village et, dans un grand tintamarre de fifres et de tambourins faisait part des nouvelles inventions .Ils commencèrent par apporter l'aimant. Un gros gitan à la barbe broussailleuse et aux mains de moineau, qui répondait au nom de Melquiades, fit en public une truculente démonstration de ce que lui appelait la huitième merveille des savants alchimistes de Macédoine. <sup>4</sup>*

Les Gitans, connu pour leur nomadisme, vont ouvrir la porte du savoir pour des villageois qui vivaient avec des outils de base et à qui l'autre bout du monde est un mystère. Ces expériences et découvertes ont provoquées la terreur et le doute pour la majorité des

---

<sup>4</sup>Gabriel Garcia Marquez, *Cent ans de solitude*(1967) ; tr : Claude et Carmen Durand, Paris, Seuil, «Point», 1968,p.17

habitants et l'émerveillement pour quelques uns qui ont une envie de découvrir ce qui se passe ailleurs loin de leur village.

Par l'incarnation d'un être fictif qui est José Arcadio Buendia, doté d'une imagination fertile et assoiffé de découvrir de nouveaux horizons. Ce dernier va mettre à l'œuvre des idées irréalisables sous l'influence des Gitans qui se révéleront comme une menace portant atteinte d'une manière inconsciente à un patrimoine domestique et à un héritage ancestral. Car les sociétés dites primitives, les animaux domestiques ont une place importante dans la vie quotidienne et jusqu'à devenir des symboles sacrés. Mais aveuglé par cette envie et sous l'influence de Melquiades, José Arcadio Buendia va trouver un moyen pour mettre la main sur ces objets qui ont été le fruit du développement par le biais d'échange. Cet échange qui nous mène directement à une vieille méthode utilisée par les civilisations anciennes afin de subvenir à leur besoins quotidiens, à savoir le troc. Mais dans ce corpus, l'échange s'effectue d'une manière différente à celle qu'a connue le monde dans son évolution. Car l'échange dans ce monde fictif se fait entre un savoir et un héritage. Les Gitans, porteurs d'un savoir aliénant qui prétend rendre la vie des villageois facile et leur permettre de découvrir de nouveaux horizons, poussent en réalité les autochtones à perdre des objets de valeur, hérités de leurs ancêtres. En d'autres termes, en acceptant ce troc, les villageois vont courir le risque de la perte et de l'effacement de leur identité et de sombrer dans l'esclavage d'une modernité destructrice. Cette modernité n'est pas la bienvenue dans un Macondo qui s'attache à son histoire et à son héritage ancestral afin de préserver une mémoire et de ne pas sombrer dans l'oubli. Les habitants comptent élever leur enfants de la même manière qu'eux ont été éduqués par leurs ancêtres, comme en témoigne ce propos d'Ursula perdant patience : *«Si tu dois devenir fou deviens le tout seul, s'écria-t-elle. Mais n'essaie pas de mettre dans la tête des enfants tes idées de Gitans»*.<sup>5</sup> Par la voix de cette femme, le narrateur évoque la résistance d'une partie de Macondo à cette invasion culturelle. Ursula incarne ici la résistance, la mémoire du peuple qui demeure malgré toutes tentatives d'effacement d'un patrimoine et d'une culture autochtone.

Cette tranche de la société est en quelque sorte l'avenir de ce village fictif voire même d'un monde réel qui est la Colombie. En luttant contre toutes les invasions qui peuvent porter atteinte au cours normal de leur éducation. C'est à cette patrie que s'attache Ursula,

---

<sup>5</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op.cit*, p.21

l'une des fondatrices de Macondo, qui repousse toute tentative étrangère de semer le désordre et le déséquilibre d'un village qui fonctionne en harmonie avec la nature. Elle jure que les enfants de Macondo vont recevoir l'éducation de leurs ancêtres, afin que cette génération se souvienne des origines et de leur appartenance à un pays qui a une histoire propre à lui que nul ne peut effacer.

Par ailleurs, en plus de ces inventions et découvertes que les Gitans exhibent chaque année au mois de mars, il y a aussi cet air de fête qui crée un bruit assourdissant dans un village qui s'est habitué au calme. Cette tradition étrangère, que les Gitans ont apportée à Macondo, va créer une sorte de désordre dans la vie quotidienne des villageois. Car dans leurs traditions, la fête ne se fait pas chaque jour et ils ne font la fête que pour célébrer un événement important. Pour les villageois dans leur croyances, cette vie est faite pour cultiver la terre afin d'avoir des récoltes par la suite. Mais, pour la population gitane qui voyait la vie autrement, qui ne connaît pas la valeur du travail, chose qui a poussé les sociétés européennes à les marginaliser. Les Gitans avec leurs fifres et tambourins ont rendu le village étranger à une population qui ne se reconnaît plus : *«Ils métamorphosèrent le village en un rien de temps. Les habitants de Macondo se sentirent tout à coup perdus dans leurs propres rues, abasourdis par cette fête grouillante et criarde.»*<sup>6</sup>

Influencés par cet air de fête que les Gitans ont instauré dans le village qu'ils ont découvert par hasard, les autochtones ne reconnaissent plus leurs rues, eux qui sont les premiers à l'avoir fondé et lui avoir donné un souffle de vie. Mais les Gitans l'ont métamorphosé pour lui donner une autre dimension, autre que celle des villageois de Macondo et que cette fête grouillante et criarde a porté atteinte à leur culture sans se rendre compte.

En somme, le narrateur laisse entendre que Macondo est désormais sous la menace culturelle des Gitans. Ces derniers constituent une menace permanente pour la culture autochtone qui court le risque de sombrer dans l'oubli. Interpellé par la perte de cette mémoire, l'auteur a abordé cette modernité apportée par la population gitane, non pas comme un facteur essentiel pour le développement d'une nation, mais comme une menace. C'est une menace réelle dans la mesure où elle participe à l'effacement de la mémoire et l'identité d'un peuple. Marquez fait parler ici l'autochtone qui réclame

---

<sup>6</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.*, p.33

l'attachement à sa culture et à la préservation de la mémoire collective qui dit non à la mondialisation qui veut instaurer la culture unique qui est celle du dominant. Cependant, ce savoir transporté par les Gitans à Macondo n'est pas le seul facteur qui menace la mémoire de perdution. Plus grave que cela, le déclenchement des guerres civiles et le génocide de la compagnie bananière ont participé à l'effacement et à la disparition des vies humaines.

## I. 2 L'impact impérialiste

En effet, l'impact de l'arrivée des Gitans sur la perte de mémoire est moins dramatique que celui produit par la compagnie et les guerres civiles, dans la mesure où celles-ci seront à l'origine mêmes de la disparition physique des habitants de Macondo. Depuis cette arrivée, Macondo est confronté au danger d'une violence idéologique âpre et brutale et qui sera gravée dans la mémoire individuelle et collective. Ne dit-on pas, à cet effet, que les grands malheurs évoquent forcément les grandes mémoires. D'où la nécessité de voir ici l'étendue de cet impact impérialiste sur la mémoire collective de Macondo.

C'est dans ces circonstances que naît l'influence politique et sociale de l'United Fruit Compagnie, une entreprise étasunienne qui allait fonctionner dans l'immense région comme une république indépendante. Dès lors, elle recouvre tout le nord du pays. L'arrivée de cette entreprise apporte un climat prospère car elle éblouit par le progrès technique et économique, mais très vite l'application des méthodes capitalistes appauvrit Macondo. Symbole de l'impérialisme américain, cette firme détruit, non seulement l'homme et ses valeurs sociales, mais aussi les bêtes et les «*lieux porteurs de mémoire*». En s'attaquant à ces derniers, c'est la mémoire des lieux qu'elle anéantit puisque la mémoire est inespérable de l'espace où subsiste une conscience mémorative comme le dit Pierre Nora : «*il n'y aurait pas de lieux car il n'y aurait pas de mémoire pour perpétuer les lieux où est ancrée sa mémoire*»<sup>7</sup>.

Dans le texte, le fait mémoratif est vu comme un lieu où s'organisent les traces d'événements antérieurs appartenant au peuple de Macondo après qu'ils ont connu une profonde déchéance :

---

<sup>7</sup> Pierre Nora, *Les lieux de la mémoire, t1 : La République*, Paris, Gallimard, 1984, p.19

*Macondo était en ruine ,dans les rues marécageuses étaient restés des meubles démantibulés ,des squelettes d'animaux couverts de lits rouges(...),les maisons qui avaient poussé comme des champignons pendant la fièvre de la banane ,avaient démontré ses installations de l'ancienne cité clôturée ,ne subsistait que les abattis<sup>8</sup>.*

Le narrateur répète le motif de la ruine et la splendeur écrasée, il s'appuie sur le mensonge impérialiste qui demeure ancré dans la mémoire collective. La compagnie avait secoué le village, jusqu'à porter atteinte aux lieux les plus sacrés car Macondo reste dans les mémoires des habitants un patrimoine ancestral pour reprendre les mots de Ricœur : *«Ces lieux de mémoires fonctionnent principalement comme des indices de rappel offrant tout à tour un appui à la mémoire défaillante, une lutte dans la lutte contre l'oubli»<sup>9</sup>.*

Au fil du temps la déchéance telle qu'elle apparaît traduira l'errance du peuple sans terre et l'absence de reconnaissance menant à l'effacement de l'identité collective. En fait, le roman tente de répondre à une configuration identitaire inédite de la Colombie puisque la destruction vise à éradiquer les lieux patrimoniaux du peuple. Face à cette menace identitaire, l'auteur veut se réapproprier cette terre qui est à l'origine celle du peuple Colombien.

L'arrachement de la mémoire des griffes du dominant accélère la rupture d'un lien identitaire profond. Dans son ouvrage, *l'orientalisme*, Edward Saïd s'intéresse de près à cette question idéologique où il démontre avec la plus grande clarté la culpabilité de la puissance coloniale :

*cette guerre impérialiste, concoctée par un petit groupe de responsables américains(...) liée à une volonté de domination ,de contrôle sécuritaire et de mainmise sur les ressources raréfiées est clairement une des catastrophes de l'histoire <sup>10</sup>.*

En clair, cet esprit de domination cache des velléités qui visent à fixer dans l'esprit autochtone une autre vision de lui-même dans le but de le dominer et d'écarter la moindre trace de sa véritable origine.

---

<sup>8</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op.cit.* p.369

<sup>9</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p.40

<sup>10</sup>Edward Saïd, «préface», *L'orientalisme*, Paris, machin, 1900, p.3

Il n'est pas vain de dire que l'auteur se base sur le rôle de la mémoire dans la construction de l'identité humaine et la manière dont elle occupe la sphère originelle dans l'élaboration d'une identité collective. Pour reprendre les mots de Roland Barthes sur ce point : « *si nous n'avions pas la mémoire, nous n'aurions jamais la moindre notion de la cause, ni par conséquent cette chaîne de causes et d'effets qui constitue notre nom ou notre personne* »<sup>11</sup>. Il ressort de là que l'amnésie est, d'une part, un frein possible à toute quête de l'identité individuelle ou collective et, d'autre part, est un moyen pour interpréter l'état second d'un pays qui subit des traumatismes d'une autre part. L'œuvre est donc le levier pour cerner le rapport de la mémoire collective de ces peuples avec leur terre et leur culture.

Ainsi, l'histoire de la compagnie bananière occupe une place centrale dans le roman, celle-ci connut une période enrichissante qui s'avère éphémère, suivie d'une autre période d'abatement où avait sombré Macondo, le reflet du pays natal de l'auteur, après le départ de la multinationale :

*Les habitants, écrasés par les souvenirs, essayent de se construire en imaginant la splendeur réduite à néant, de l'ancienne cité de la compagnie dont le prisme asséché était plein de ras bords de souliers masculins et de chaussures de femmes en état de putréfaction*<sup>12</sup>

C'est donc à travers sa conscience et à l'aide de sa mémoire que Garcia Marquez rétablit la vérité sur l'existence de la compagnie et dénonce l'impact à la fois culturel et politique causé par celle-ci avant de disparaître complètement et sans laisser de trace, à tel point que les Macondiens sont convaincus qu'elle n'a jamais existé. Depuis la mémoire populaire est perdue à l'image d'une splendeur éteinte. Cet ensevelissement de la mémoire se trouve aussi dans le massacre de la bananeraie qui est de tel que le nombre de victimes a atteint son apogée : trois milles morts qui demeurent inconnus des vivants. C'est le cas du syndicaliste José Arcadio qui refuse de voir la réalité des faits et insiste à rappeler le nombre de victimes massacrées : « *ils étaient plus de trois milles, maintenant je sais que c'était ceux de la gare* »<sup>13</sup>.

---

<sup>11</sup> Roland Barthes, *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, 1982, p.27

<sup>12</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op.cit*, p.427

<sup>13</sup>*Ibid.*, p.360

Ce souvenir si puissant l'aurait hanté toute sa vie. La prise de conscience de la mort déclenche le mécanisme de la mémoire. L'amnésie des habitants est un moyen d'oublier l'aliénation qui, à priori, fut la cause de multiples disparitions. Cependant, le souvenir demeure un moyen pour transmettre la vérité sur le massacre de Macondo. En clair, dans ce roman, ces souvenirs présents en toute choses ont impérissables. De plus, cette substance du rappel continuel témoigne impérativement d'une vérité, celle que Paul Ricœur résume en ces mots :

*Plus précisément, c'est dans le mouvement de reconnaissance, sur lequel s'achève l'effort du rappel, que cette requête de vérité se déclare elle-même. Nous savons alors que quelque chose s'est passé, que quelque chose a eu lieu, qui nous a impliqué comme agent comme patient, comme témoin, appelons fidélité du souvenir pour dire cette requête, cette revendication, ce claim qui constitue la dimension épistémique vériditive de l'ethos logos de la mémoire*<sup>14</sup>

En effet, la mémoire représente un instrument précieux et incontournable pour parcourir et remonter le temps écroulé, ce temps vécu comme une fracture de l'histoire. Le massacre de Macondo, tel qu'il apparaît dans le roman serait une peinture de celui qui s'est produit dans la ville natale de Garcia Marquez en 1928 : «*La brutalité avec la quelle les Indiens ont été massacrés, persécutés, déculturés en Colombie comme ailleurs nous amène à penser que l'amnésie qui les frappe dans Cent bans de solitude peut illustrer le sort que leur a réservé l'histoire nationale.* »<sup>15</sup> Cependant, il rappelle avec véhémence la répression afin d'explorer la mémoire culturelle et politique. Il présente la mémoire comme une faculté de résistance face au système totalitaire, impérialiste, une résistance qui se voit à travers ces peuples assujettis par ce système. L'indigène va garder en mémoire l'histoire vécue de son peuple face à l'effacement des traces par l'enclave impérialiste.

À travers sa réflexion sur le passé colonial, Marquez parsème son œuvre de violence en réponse à cette hégémonie américaine, dans la mesure où il met en scène l'effacement d'une culture archaïque par celle du dominant. A ce sujet, Fanon dira : «*la colonisation qui a réifié l'être, le transformant en objet de l'histoire, lui faisant subir le poids de cette*

---

<sup>14</sup>Paul Ricœur , *op. cit*, p.66

<sup>15</sup> Joël Fauchier, «*L'amnésie chez Gabriel Garcia Marquez*», (en ligne), consulté le 25/06/17 ; url :<https://babel.revues.org/903>

*histoire, va donc susciter un élan impérial»<sup>16</sup>. L'impérialisme comme processus, a longtemps constitué une véritable déculturation, voire un déracinement de la civilisation traditionnelle.*

Au tour de ces faits et événements, la fiction romanesque pouvait tisser sa trame rigoureuse, fournir les outils précieux pour interpréter les déchéances colombiennes que le réel met en évidence. Comme si la simple écriture ne pouvait décrire les faits de violences répétés et les graver dans la mémoire collective des peuples car l'oubli peut aussi être motivé par le besoin traumatique de l'individu à croire Pierre Nora : *La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie (...), la mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel*<sup>17</sup>. Nous déduisons de là que toute mémoire collective ou sociale est une pensée qui repense le passé avec tout ce que cela peut comporter comme omission, disparition ou oubli.

Dès lors, l'oubli total de José Arcadio le condamne à une solitude incontournable, il devint invisible au point où personne n'arrive à le reconnaître et se retrouve tour à tour en marge des autres. De même, au moment de la fouille de la maison à la recherche d'un anarchiste, José Arcadio demeure invisible aux yeux des militaires : « (...) *son regard s'arrêta sur la zone où Aureliano et Saint Sophie continuaient de voir aussi José Arcadio et ce dernier se rendit compte également que le militaire était en train de le fixer sans le voir*». <sup>18</sup>L'aveuglement qui s'abat sur les habitants de Macondo rappelle à José Arcadio que son existence repose sur un mensonge.

À travers ce regard qui dépasse le rationnel, l'auteur met sous le boisseau l'impact physique et symbolique de la violence capitaliste qui s'oppose à une violence ouvrière, Ceci dit, une violence juggle une autre, générant la répression de trois milles ouvriers. Cet aperçu de massacre va permettre à l'auteur de venger la mémoire collective hantée parla répression capitaliste.

*Ces velléités de la mémoire se faisaient encore plus critiques quand on venait à parler de la tuerie des travailleurs, chaque fois qu'Aureliano abordait la question, certaines personnes plus âgées le repoussaient violemment l'histoire des travailleurs éparpillés dans la gare et du train de*

<sup>16</sup>Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris, Seuil, 1959, p.25

<sup>17</sup> Pierre Nora, *Les lieux de la mémoire*, *op.cit*, p.19

<sup>18</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op.cit*, p.350

*deux cent wagons chargés de morts et, partant soutenaient ce qui restait après, consignés dans les dossiers judiciaires et les manuels de l'école primaire.*<sup>19</sup>

L'auteur fait l'usage d'un engagement humaniste constant pour retrouver la mémoire des disparus chez le peuple colombien. À cet égard, l'impact du massacre des grévistes est de taille sur les habitants de Macondo. Le narrateur s'efforce, de son côté, de se souvenir de ces victimes du monde des vivants, de reconstruire une identité qui est aussi une construction sociale. Pour ce faire, il cherche à ce que cette identité ne soit pas occultée des corps. Par ce geste, il veut que tout le monde se représente ces absents et les transforme en entités immatérielles. En un mot, il s'agit de donner des assises à l'identité colombienne.

À ce titre, la disparition comme mort ou rupture hante le roman de Gabriel Marquez. C'est cette perspective que ce dernier met en lumière, la difficulté à raconter une histoire collective, celle de Macondo et plus largement celle de la terre sud américaine, véhiculée par la violence sous toutes ses formes : la violence des conquêtes et celle générée par des conflits politiques, menant à l'effacement d'une histoire et d'une identité culturelle. Toutefois, pour écrire l'histoire de l'Amérique du sud, la mémoire personnelle de l'auteur se transforme en mémoire collective et va féconder les souvenirs collectifs du peuple colombien. En effet, considérant «*le roman est le témoignage le plus stupéfiant de notre perception de cette époque, l'eldorado de notre pays désiré est illusoire*»<sup>20</sup>, Marquez fait dans ce livre un rapprochement intense entre la terre colombienne marquée par l'idéologie colonialiste et les nombreux morts évoqués. Car faire appel aux disparus est une manière pour lui d'enjoindre les colons à se souvenir de leur passé, un passé souvent traduit par l'oppression et la douleur.

Cependant le système colonial a fait de la Colombie un peuple-enfant, incapable de marcher seul, de se libérer de la mainmise des Américains et des Européens. Cette plongée mémorielle dans les abîmes de l'histoire de l'Amérique du sud et son écriture se transforme en objet de quête retraçant au fil du temps et des lieux les principales déchéances de l'histoire du continent : perte de sens, dégradation des repères et perte de la mémoire populaire.

---

<sup>19</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op.cit*, p.434

<sup>20</sup>Garcia Marquez, *Discours du prix Nobel de littérature*, [en ligne], consulté le 08/07/2017 ; url : <http://www.vanity.fr/actualites/international/article/discours-nobel-gabriel-garcia-marquez-la-solitude-de-la-lamrique-du-sud/1969>.

En somme, la tuerie des grévistes fut le témoignage d'une aliénation d'un peuple entier au profit de la compagnie nord américaine, témoignages des aspects les plus sombres d'une réalité gravée de violence et de conquête, de tragédie et d'échec. Dans cette optique, l'auteur démasque vigoureusement cette économie de mensonge qui est le capitalisme. Ce dernier a eu dans la mémoire des retombées néfastes, de sorte qu'il a plongé le peuple dans une profonde amnésie, d'où cette écriture qui tente de sauver cette mémoire de l'amnésie générée par ce système dévastateur mais aussi par les guerres civiles.

### I. 3 L'impact des guerres

Ces dernières constituent pour la Colombie un traumatisme dont on ne saurait sous-estimer les effets puisque la guerre a été vécue comme un mal ravageur par tout le continent sud américain. Ce mal en causant des disparitions physiques en masse a fini par emporter la mémoire collective du peuple. C'est un malheur suprême que beaucoup qualifie de crime contre l'humanité. En effet, le génocide indien est considéré comme un crime du droit dans la mesure où des gens ont agi ainsi dans l'intention de détruire en tout ou en partie, un groupe ethnique. Ceci dit, cette injustice morale est vécue comme un drame sans fin en Amérique du sud : «*dans l'une ou l'autre Amérique en de nombreux endroits, les habitants primitifs ont disparu, si bien que même leur souvenir n'est resté*»<sup>21</sup>.

Au-delà de la disparition physique, ainsi que de la prise en compte de la souffrance des victimes, nous pouvons néanmoins y voir une autre forme de violence relevant de l'ordre de l'ethnocide que du génocide puisque :

*Le génocide assassine les peuples dans leur corps, l'ethnocide les tue dans leurs esprits. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit bien toujours de la mort, mais d'une mort différente : la suppression physique et immédiate, ce n'est pas, l'oppression culturelle aux effets longtemps différés selon la capacité de résistance de la minorité opprimée .Il n'est pas question ici de choisir entre deux maux le moindre : la réponse est trop évidente, mieux vaut moins de barbarie que plus de barbarie.*<sup>22</sup>

<sup>21</sup> Ruffié, J., Sournia, J.-C., Paris, , p. 178, cité inFrédéricDorel, «La thèse du «génocide indien» : guerre de position entre science et mémoire», [En ligne], consulté le01/09/17 ; url : <http://amnis.revues.org/908> ; DOI : 10.4000/amnis.908,consulté le 22 juin 2017

<sup>22</sup> Pierre Clastres, «Ethnocide», in *EncyclopædiaUniversalis*, Enc. Univ. Editeur, Paris, 2002, vol. 8, pp. 888-90.Consulté le :24/07/2017.

La différence entre les deux concepts est que le premier réfère à la destruction physique du peuple indien, tandis que le second, est une constante coloniale faite de crimes indirectes ; elle consiste en l'élimination culturelle des Amérindiens. Or, qu'il s'agisse d'un génocide ou ethnocide, il est clair que ces formes d'oppression représentent une injustice continuelle, un crime contre l'humanité à l'égard des populations indigènes en général et pour la mémoire collective en particulier. L'auteur se retrouve peiné par cette destruction identitaire, et culturelle des tribus indiennes. C'est dans cette optique qu'il évoque *l'idiome indien* <sup>23</sup> avant le castillan : «*ces extravagances étaient à peine comparables à celle d'Arcadio qui avait déjà commencé à faire leurs dents et marchaient encore en s'accrochant aux ponchos des indiens fermement décidés à ne pas parler espagnol mais la langue des guajiros*»<sup>24</sup>. La culture indienne a souvent fait l'objet d'une déculturation en Colombie, la colonisation espagnole est à l'origine de la destruction d'une ethnie sur le plan culturel, en se contentant d'altérer leur culture autochtone tout en les laissant en vie. C'est ainsi que la violence et ses multiples facettes marqueront le continent en entier. A cet égard, Blandine Kriegel définit la violence comme «*la force dérégulée qui porte atteinte à l'intégrité physique ou psychique pour mettre en cause dans un but de domination ou de destruction l'humanité de l'individu* ».<sup>25</sup>

Par ailleurs, et après avoir convoqué le mal indien, l'auteur par son œuvre illustre de manière implicite l'extermination des Incas par les conquistadors en 1525. À l'apogée de sa puissance, cette ancienne civilisation va très vite se morceler et connaître la même destruction. Cela ne permettra guère d'admirer aujourd'hui autre chose que la ruine. À la lumière de ce rapprochement, le narrateur fait preuve d'une véritable remémoration du passé déchiré par les actes génocidaires. À travers l'évocation de ce séisme historique dont le continent fut une victime, il œuvre à démêler ce qui relève de la légitimité du peuple indigène, de sa souffrance et de sa mémoire. A cet effet Paul Ricœur écrit :

*L'horreur est le négatif (...) l'horreur s'attache à des événements qu'il est nécessaire de ne jamais oublier. Elle constitue la motivation éthique ultime de l'histoire des victimes, plutôt que celle des vaincus (...) La victimisation est cette envers de l'histoire que nulle ruse de la raison ne parvient à légitimer (...) et qui plutôt manifeste le scandale de toute théodicée de l'histoire (...) mais il y a des crimes qu'il ne faut pas oublier, des victimes*

<sup>23</sup> Gabriel Garcia Marquez, op.cit., p.56

<sup>24</sup> *Ibid*, p.59

<sup>25</sup> Encyclopédie de L'Agora, [en ligne], consulté le 07/07/17 ; url : <http://www.59agora.qc.ca/dossiers/Violence>

*dont la souffrance cri moins vengeance que récit .Seule la volonté de ne pas oublier peut faire que ces crimes ne reviennent plus jamais.*<sup>26</sup>

Selon l'ethnologue malien Hamadou Hampaté Bâ «*chaque vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brule*». Cela veut dire que chaque mort représente une mémoire qui s'éteint. Et, dans ce cas, sauver la mémoire collective, revient à contribuer à promouvoir la sauvegarde du patrimoine culturel du peuple opprimé. C'est dans cette optique que s'inscrit le souci des Macondiens, marginalisés par l'histoire officielle, qui cherchent à récupérer leur mémoire engloutie. Ce faisant, ils mobilisent tous les éléments susceptibles de les aider à remémorer le passé sanglant, perçu comme un héritage à sauver de la destruction par la mort, celle qu'a causée le système colonial. «*Ce royaume avec toute sa vaste province (...) montre une telle destruction de ses villes (...) qu'il semble avoir subi des guerres continuelles et des pestes sévères*». <sup>27</sup>Le nombre de morts dont par l'auteur illustre ces dégâts : «*presque 2000 hommes et femmes ont péri sur tout le continent, cette réalité n'est pas celle d'un papier, mais qui vit avec nous et détermine chaque instant de nos innombrables morts quotidiennes*»<sup>28</sup>. Il faut dire ici que l'auteur fait parler sa conscience et redonne une vie aux victimes.

A ce propos, le témoignage des morts correspond et redresse les souvenirs, de même dans cet ensemble de témoignages extérieurs à nous, il faut apporter comme une semence de remémoration, puisque l'interrogation est omniprésente dans le récit. Car le retour à l'aménagement du passé est une condition pour se réinventer une culture qui a subi l'impact du désastre culturel et des conquêtes étrangères sur les vies humaines. A l'instar des violences répétées, le narrateur cherche, fouille dans les plis de sa mémoire le commencement de ces guerres où il met en exergue l'héritage traumatique afin de mieux définir les relations entre mémoire collective et le rôle décisif pour la construction du présent des relations du passé :

*Le travail de remémoration est doué d'une capacité thérapeutique pour guérir les traumatismes laissés par l'histoire. Enfin, faire mémoire des victimes est un devoir de justice rendus aux hommes, femmes, enfants dont*

---

<sup>26</sup> Paul Ricœur, *op. cit.*, p.200.

<sup>27</sup>Frédéric Dorel, «généocide indien : guerre de position entre science et mémoire », [en ligne], consulté le 15/06/17 ; url : <http://amnis.revues.org/908>

<sup>28</sup> Gabriel Garcia Marquez, «Extrait du discours du prix Nobel de littérature», [en ligne], consulté le 8/07/217 ; url : <http://www.vanity.fr/actualites/international/article/discours-nobel-gabriel-garcia-marquez-la-solitude-de-la-lamrique-du-sud/1969>

*la vie a été sacrifiée par les vagues de l'histoire, ils reprennent ainsi la place qui leur est due dans notre communauté humaine.*<sup>29</sup>

En outre, par son intention la plus consciente et comme question à son passé, l'auteur évoque le conflit politique entre libéraux et conservateurs. Cette guerre décrite dans le roman est inspirée de la guerre des milles jours, une guerre qui marqua l'histoire de la Colombie. Le cas de la guerre est l'épreuve par excellence, c'est ainsi que le colonel Aureliano devient une figure de proue dans la guerre civile, après avoir assisté à un vote truqué, il déclare : *«s'il faut appartenir à quelque chose, je serai libéral car les conservateurs sont des tricheurs»*.<sup>30</sup> Les personnages de Macondo luttent contre les dirigeants injustes. Ce faisant, ils n'arrivent pas à éviter de se retrouver impliqués. Explorant cette dimension entre politique et mémoire, Pierre Nora affirme que cette dernière : *«justifie la prétention d'une force politique au pouvoir, c'est ce qui représente un instrument de pouvoir aux mains des manipulateurs de la politique et c'est ce qui constitue, par conséquent, en soi, un capital de pouvoir»*<sup>31</sup>. La force des manipulateurs du pouvoir légitime leur force et leur injustice avec la mémoire, ce qui s'avère fondamental pour le peuple dans la mesure où le pouvoir l'exploite en sa faveur.

On sait que pour mieux régner sur un peuple il suffit de détruire sa mémoire collective car un peuple sans mémoire est un peuple dépourvu d'histoire et d'origine. Dans notre corpus, la mémoire collective fait l'objet d'une répression de masse sur laquelle le silence est fait. Nietzsche disait à ce fait: il faut savoir oublier pour vivre. Quant à Marquez, il penserait avec Bergson que *«la vie ne pourrait se déployer comme vie sans mémoire»*. L'hypothèse qu'il défend est de retrouver la mémoire de la terreur et de l'effroi dans leur efficacité puisque l'oubli de la guerre, c'est aussi l'oubli de l'altérité, et la négation de soi. C'est dans cette présente manœuvre qu'il s'implique de produire cette mémoire de la violence de guerre civile, car le risque de perte de la mémoire est aussi cruel que de perdre des vies humaines. Les affrontements perdurent dans le village de Macondo, la vie politique est alors rythmée par les violences qui touchent essentiellement les indigènes et l'on sait que *«la violence n'est pas accoucheuse de l'histoire»*, elle n'engendre que le déclin.

---

<sup>29</sup> José Schneider – Ballouhey, «Pourquoi se souvenir ?-La politique de la juste mémoire», [En ligne], consulté le 16/06/17 ; url : [http://www.sfa-auvillar.com/JETE/2009\\_Tubingen/JETEMijoMemoire.pdf](http://www.sfa-auvillar.com/JETE/2009_Tubingen/JETEMijoMemoire.pdf)

<sup>30</sup> Garcia Marquez, *op. cit.*, p.121

<sup>31</sup> Marie-Claire Lavabre, «Usages et mésusages de la notion de mémoire», In: *Critique internationale*, vol. 7. 2000, pp. 48-57

En définitive, à ce stade de l'analyse, nous pouvons dire que ces trois facteurs ont causé la perte irrémédiable de la mémoire chez les habitants de Macondo. Face à l'arrivée des gitans, une virulente mutation s'impose dans la mémoire des autochtones dont laquelle on mesure mal l'ampleur et les conséquences. Les méthodes traditionnelles se voient confrontées au culte du non sens et de l'oubli. Cependant, le danger capitaliste et celui des guerres demeure encore plus profond dans la mesure où ces facteurs à la fois politiques et culturels dessinent de solides lignes de clivages, à savoir la disparition physique et culturelle des peuples autochtones. Pour suggérer cela, l'auteur fait parler des disparus, passe de la mémoire individuelle à la mémoire collective et fait le témoignage d'une période de l'histoire de la Colombie afin de maintenir la mémoire du peuple vivace et la transmettre aux générations à venir.

## **Chapitre II : De l'oubli à la sauvegarde**

*La vie n'est pas ce que l'on a vécu mais, ce dont on se souvient et comment on se souvient*  
Gabriel Garcia Marquez

Comme nous l'avons vu précédemment, ce livre de Marquez est centré sur le thème de la mémoire. Conscient de l'importance de celle-ci dans l'édification d'une nation, dans la construction de l'identité, l'auteur s'y propose de raconter le passé de tout un continent à travers l'histoire de ce village fictif qui est Macondo. La narration se veut une plongée dans passé le plus reculé, et une remontée dans le passé tragique du pays.

## II .1 Le passé revisité

Dans ce roman, le retour au passé constitue une aptitude à restituer les choses passées dans le présent. Cette interrelation entre les deux temps joue un rôle primordial dans l'organisation des souvenirs, et cela par le biais de la mémoire, à la quelle «*est attachée à une ambition, une prétention, celle d'être fidèle au passé*». <sup>32</sup>Sans les liens multiples avec le fait mémoriel, aucun individu ne serait en mesure de développer son souvenir lointain. Faut-il fouiller le passé le plus reculé pour puiser la force de dompter un présent incertain ?

Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricœur montre que la mémoire est un phénomène indispensable qui fait qu'elle constitue le seul accès aux temps écoulés : «*Et pourtant nous n'avions pas mieux que la mémoire pour assurer que quelque chose s'est passé avant que nous en formions le souvenir(...)*le référent dernier de la mémoire reste le passé, quoique puisse signifier la passéité du passé» <sup>33</sup>. Ace propos, quelles que soient les faiblesses de la mémoire, nous n'avons qu'elle pour dire que quelque chose s'est passé auparavant.

La plupart des spécialistes expliquent que la mémoire peut être une trace ou l'évocation, peut être le reflet parfait du passé. Ce faisant, ils se placent dans le sillage de Saint Augustin qui définit la mémoire comme «*le présent du passé*» <sup>34</sup>. La mémoire est une notion relativement fluide et fortement connotée par le vécu. Ainsi, le souvenir ramène notre passé dans le présent et nous permet de retrouver le temps perdu, qu'il soit récent ou

---

<sup>32</sup> Paul Ricœur, *op.cit.*, p.26

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.7

<sup>34</sup> Saint Augustin, *Les Confessions*, Paris, Garnier Flammarion, 1964, p.269

lointain, agréable ou désagréable, comme le montre Maurice Halbwachs : «*la disparition des cadres de la mémoire entraîne la disparition ou la transformation de nos souvenirs* »<sup>35</sup>.

Assurément, notre corpus est fondé sur le vécu d'un peuple dont son ambition est de récupérer les souvenirs grâce à la mémoire : «*Amaranta était très éphémère dans les rets de ses souvenirs pour comprendre tant de subtilités apologiques, elle était parvenue au dernier âge de l'existence avec toutes ses nostalgies*»<sup>36</sup>. Cette obsession du souvenir témoigne d'une importante finalité de la mémoire : savoir lutter contre l'oubli et arracher quelques bribes des souvenirs. C'est à travers le souvenir que le peuple de Macondo peut transmettre sa mémoire collective à la postérité. En fait, le souvenir constitue le noyau de la transmission de la mémoire culturelle car celle-ci présente un lien solennel : «*Il faut lutter contre la tendance à ne considérer le passé que sous l'angle de l'achevé, de l'inchangeable, du révolu. Il faut rouvrir le passé, raviver en lui des potentialités inaccomplies empêchées voir massacrées*»<sup>37</sup>, écrit Paul Ricœur. Les habitants de Macondo semblent vivre constamment dans le poids de leurs souvenirs. Ils retiennent un rapport foncièrement nostalgique avec le passé en évoquant souvent «les splendeurs du passé».<sup>38</sup>

La trame narrative du roman est inéluctablement liée au procédé de la mémoire. Cette dernière fait exister un écart temporel car dans l'œuvre la mémoire paraît éveillée par des associations provenant d'une perception sensuelle du passé :

*Bien des années plus tard, face au peloton d'exécution, le colonel Aureliano Bouendia devait se rappeler ce lointain après midi au cours duquel son père l'emmena faire connaissance avec la glace. Macondo était alors un village d'une vingtaine de maisons (...). Le monde était si récent que beaucoup de choses n'avaient pas encore de nom et pour les mentionner il fallait les montrer du doigt.*<sup>39</sup>

Cet incipit du roman est un tour de force qui relie le présent et le passé. En ce sens, il s'agit ici des choses passées qui interpellent le présent et même l'avenir. De ce fait,

<sup>35</sup> Maurice Halbwachs, *op. cit.*, p.76

<sup>36</sup> Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.*, p.311

<sup>37</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit, Tome III*, cité in Mary José Schneider – Ballouhey, *Art. cité in* ; url : [http://www.sfa-auvillar.com/JETE/2009\\_Tubingen/JETEMijoMemoire.pdf](http://www.sfa-auvillar.com/JETE/2009_Tubingen/JETEMijoMemoire.pdf)

<sup>38</sup> Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.*, p.236

<sup>39</sup> *Ibid.* p.17

«*l'incertitude de l'avenir suscita dans leur cœur un retour au passé*». <sup>40</sup>Cette conjonction de temps conduit à dire que le présent ne peut être libéré du passé omniprésent, d'où le rôle de la mémoire en tant que «*persistance du passé*» <sup>41</sup>. Le souvenir est donc héréditaire, «*il se transmet de génération en génération en partant de la mémoire des aïeuls*». C'est cette fonction qui permet de conserver et de restituer les représentations du passé «*aucun homme ne peut donc se séparer de son passé. Ce passé fait partie de lui*». <sup>42</sup>Bien que le présent soit séparé du passé, celui-là persiste et fait un continuum avec ce dernier. C'est dans ce sens que la mémoire est toujours là, veille sur le passé et le transforme en souvenir «*jamais le temps ne se constituerait, s'il ne coexistait avec le présent dont il est le passé*» <sup>43</sup>. A ce propos, Deleuze affirme : «*Non seulement le passé coexiste avec le présent qu'il a été, mais c'est le passé tout entier, intégral, tout notre passé qui coexiste avec chaque présent*» <sup>44</sup>.

A cet effet, la notion de mémoire a tour à tour pris corps pour constituer un vrai paradigme de réflexion. Elle n'est pas seulement individuelle puisqu'elle résulte aussi de l'expérience sociale. Dans cette visée, l'auteur tente de réinventer le passé de la Colombie pour ainsi le reconstruire grâce à la mémoire collective dans la mesure où «*le passé est ce monde dont nous somme à jamais coupé*». <sup>45</sup> Ainsi, elle est à la fois créatrice et héréditaire, c'est-à-dire, c'est grâce à celle-ci que l'individu se souvient de son vécu dans le présent :

*C'est la mémoire qui rend présent le monde dans sa qualité, les choses du monde dans leur individualité, car c'est elle qui contractant les vibrations matérielles dans une certaine épaisseur du temps les organise et transforme le mouvement en image, la qualité en quantité, la perception en représentation* <sup>46</sup>

La mémoire retrouve le passé de la vie dans le présent, la réalité totale dans sa réalité propre, elle témoigne d'un désir de se souvenir du temps écoulé, qui permet de cadrer, et de conserver les traces des temps antérieurs. Tzvetan Todorov désigne la mémoire par

---

<sup>40</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.*, p.452

<sup>41</sup>Didier Julia, *Dictionnaire de la philosophie* Paris, Classique abrégés, 2007, p.171

<sup>42</sup>Pierre Daco, *Les triomphes de la psychanalyse*, Paris, Marabout, 1978, p.165

<sup>43</sup>Le Bergsonisme cité in Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op.cit.*, p.562

<sup>44</sup>*Ibid.*, p.562

<sup>45</sup>Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, *op.cit.*, p.32

<sup>46</sup>J. Delhomme, *Vie et science de la vie*, essai sur Bergson, Paris, PUF, 1954, p.154

« la faculté humaine de retenir des éléments du passé, à ce titre tout rapport au passé repose sur la mémoire »<sup>47</sup>.

Dans notre corpus, celle-ci est héréditaire dans la mesure où elle est reliée à un destin familial. En ce sens, nous remarquons un labyrinthe généalogique où les noms des personnages et les faits se répètent de manière obsessionnelle d'une génération à une autre, au point où «*la répétition persistante des prénoms avait permis de tirer des conclusions qui paraissait décisives. Alors que les Aureliano étaient renfermés, mais perspicaces, les José Arcadio étaient impulsifs et entreprenants, mais marqués d'un signe tragique* »<sup>48</sup>. L'histoire de la famille Buendia est donc un engrenage d'inévitables répétitions, une roue tournante qui aurait continué à faire des tours afin de préserver la lignée des Buendias et la mémoire collective.

De même, le retour aux sources de l'oralité est une façon de retrouver ce qui a été perdu, puisque la sauvegarde des prénoms assure la transmission orale de la mémoire individuelle de chaque génération puisque cette dernière : «*serait une condition nécessaire et suffisante du rappel et de la reconnaissance du souvenir* »<sup>49</sup>. Cet aspect du rappel et de la répétition est une nécessité absolue selon Ricœur :

*La puissance créatrice de la répétition, notion qui nous vient de Kierkegaard, tient tout entière dans le pouvoir de rouvrir le passé sur l'avenir(...), infiniment plus prometteuse pour nous est l'affirmation selon laquelle répéter n'est ni restituer après coup, ni réaffecter : c'est réaliser à nouveau. Il s'agit là d'un rappel d'une réplique, d'une riposte, voire d'une révocation des héritages*<sup>50</sup>

En effet, l'œuvre met en scène le retour constant de la mémoire dans le passé. De plus, le présent en est le point de départ pour l'évocation du souvenir : «*Dans Macondo oublié jusque par les oiseaux, sur laquelle la poussière et la chaleur avaient une telle emprise qu'il fallait se donner du mal pour respirer, prisonnier de la solitude et de l'amour*»<sup>51</sup>. Le souvenir obsessionnel favorise le retour en arrière dans la mesure où les souvenirs sont généralement liés à un passé sinistre ou bien à une fatalité contre laquelle les personnages

---

<sup>47</sup> T. Todorov, «La mémoire devant l'histoire», in *Terrain*, n°25, [en ligne], consulté le 09/06/17 ; url : <http://terrainrevues.org/index2854.html>.

<sup>48</sup> Gabriel Garcia Marquez, *op.cit.*, p.210

<sup>49</sup> Paul Ricœur, *op. cit.*, p148

<sup>50</sup> Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.*, p.495

<sup>51</sup> *Ibid.*, p.448

ne cessent de lutter, où même l'amour est soumis aux exigences du l'oubli. La nostalgie ensevelie de Ursula fait «*qu'elle était si habile et sa mémoire si exacte*». <sup>52</sup>

Communément, la mémoire sert, non pas à plonger uniquement des souvenirs, mais de plonger les sources du passé et de faire resurgir des réalités authentiques d'une époque. Il est clair que rien ne se perd. A cet égard, la mémoire tire ses souvenirs accumulés du passé et les maintient présents. A ce sujet, Bergson dit qu'«*Il faut donc que l'état psychologique que j'appelle mon présent soit tout à la fois une perception du passé immédiat et une détermination de l'avenir immédiat*»<sup>53</sup>. Cette perspective a le mérite de nous rappeler que le présent est une épaisseur de conscience vécue. Ainsi, la mémoire est un réservoir du passé, de sorte qu'elle transforme ce dernier en souvenir qu'elle garde toujours au présent et dans l'avenir, se donner un avenir, c'est faire l'expérience d'un regard libre sur le passé, comme le souligne Paul Ricœur : «*le passé adhère de manière continue au présent ; c'est «la mémoire vraie*»<sup>54</sup>.

En somme, dans *Cent ans de solitude*, le rapport au passé demeure le thème d'une réflexion qui transcende l'œuvre qui est d'autant plus forte que ce rappel du passé se confronte à l'oubli, une véritable obsession dans ce corpus.

## II. 2 Les marques de l'oubli

L'acte de la mémoire indique que cette dernière est une faculté infinie pour restituer les souvenirs, mais il se trouve que cette mémoire ne peut retenir que l'essentiel d'un passé lointain. C'est pour cela qu'elle échoue parfois à l'évoquer ? L'oubli est-il une défaillance capitale de notre mémoire ? Dans notre corpus, l'écriture mémorielle prédomine, les personnages ne peuvent échapper à leur passé dont ils se souviennent avec nostalgie. Celle-ci est exprimée par les personnages subissant de transformations liées à l'oubli d'une part et résultant inexorablement de la mémoire d'une autre part.

Ce phénomène de l'oubli apparaît sous forme d'un souvenir, car en réalité rien de notre passé n'est disparu. Tout ce qu'on a vécu demeure enfoui en nous ; il suffit d'un élément

---

<sup>52</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op.cit* p.367

<sup>53</sup>Henri Bergson, *Matière et Mémoire (1896)*, Paris, PUF.1939, p.207

<sup>54</sup> Paul Ricœur, *op.cit*, p.523

déclencheur pour que les souvenirs rejaillissent. Si bien que les personnages se souviennent de certains faits, ils tentent en revanche d'effacer d'autres, de même «*ils se jettent dans la perdition*»<sup>55</sup>. En ce sens, le colonel Aureliano Buendia après avoir mené trente deux batailles qu'il avait perdues, fabrique des petits poissons en or afin d'oublier les mortifications de la guerre. «*Il n'était qu'un artisan sans souvenir rêvant de mourir de fatigue dans l'oubli et dans la misère de ses petits poissons*»<sup>56</sup>. La mémoire n'a de sens que dans ces deux dimensions : la sauvegarde du souvenir d'un côté et l'oubli de l'autre. Selon Milan Kundera : «*l'homme est séparé du passé par deux forces qui se mettent immédiatement à l'œuvre et coopèrent : la force de l'oubli (qui efface) et la force de la mémoire (qui transforme)*».<sup>57</sup>

Les obsessions et la crainte de disparaître persistent chez les personnages puisque : «*la mort absolue consiste à ne plus être présent dans la mémoire des vivants. La vraie mort c'est l'oubli, car être oublié c'est la fin, c'est ne plus exister*»<sup>58</sup>. En effet, après une longue absence, le vieux Melquiades s'est fait oublié par ses siens : «*il se sentit oublié, victime d'un oubli du cœur auquel on pouvait remédier, mais d'un autre oubli plus cruel et inguérissable qu'il connaissait fort bien, car c'était l'oubli de la mort*»<sup>59</sup>. Nous observons que la dialectique entre mémoire et oubli persiste et apparaît à de nombreuses reprises, le deuil porté à Remedios après sa mort en est l'illustration :

*Ursula ordonna le deuil qui condamna portes et fenêtres et interdit à tous d'entrer et de sortir à moins que ce ne fût absolument indispensable. Elle défendit qu'on parlât à voix haute pendant un an et plaça le daguerréotype de Remedios à l'endroit même où fut veillé le cadavre, avec un crêpe en travers et une lampe à huile continuellement allumée Les générations suivantes, qui ne laissèrent jamais s'éteindre cette lampe.*<sup>60</sup>

Ce faisant, les personnages accumulent les lambeaux de leurs souvenirs passés, cette représentation de deuil est un moyen de lutte contre l'oubli car ce dernier dans l'œuvre vise à détruire peu à peu la mémoire humaine, qui, de son côté, tend à témoigner d'une période critique où d'autres personnages tentent de détruire ce passé : «*c'était bien le*

<sup>55</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op.cit.*, p.180

<sup>56</sup>*Ibid.*, p.445

<sup>57</sup> Milan Kundera, *Le Rideau*, Paris, Gallimard "Folio", 2006, p.193

<sup>58</sup> Maude Laporte-Marginean, «La mémoire et l'oubli dans cent ans de solitude de G. Garcia Marquez », université McGill, Montréal, 2006, [en ligne], consulté le 18/08/17 ; url : [http://www.digitool.library.mcgill.ca/dtl\\_publish/7/99729.htm](http://www.digitool.library.mcgill.ca/dtl_publish/7/99729.htm)

<sup>59</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op.cit.*, p.68

<sup>60</sup>*Ibid.*, p.112

*colonel Auureliano Buendia, victime de l'âge et des désillusions et qui avait progressivement perdu tout contact avec la réalité du pays* ». <sup>61</sup>De même, «*durant les jours qui suivirent, il s'occupa de détruire toutes traces de son passage en ce monde*». <sup>62</sup>

Marquez le laisse entendre à travers la répétition de l'expression «nature destructrice», une forme de destruction engendrée finit par détruire toute trace de la mémoire humaine. La vie est liée étroitement à la nature dans laquelle nous vivons. Ainsi, la déchéance de ce milieu défavorise forcément le pouvoir de ce souvenir. A ce titre, l'auteur ajoute : «*il était dit que la cité des miroirs ou de mirages serait rasé par le vent et banni de la mémoire des hommes, et que tout ce qui était écrit demeurait depuis toujours et resterait à jamais irrépétible*» <sup>63</sup>. L'écriture s'impose donc comme seul remède contre l'oubli. L'auteur cite en ce sens l'écriture mémorielle pour sauvegarder le présent et assurer une parfaite continuité de la vie. Il faut marquer un certain équilibre entre le présent et le passé lointain pour puiser la force de dompter le présent incertain. A cet égard, le passé sur lequel on s'appuie est destiné non pas à la disparition mais à l'oubli, «*la vie n'était plus qu'un spectre du passé*» <sup>64</sup>. Dans ce cas de figure, les personnages vivent constamment dans le rappel du passé qualifié de poids écrasant dont ils ne peuvent se libérer.

En effet, l'un des grands défis qui anime l'exercice de la mémoire est de reconstruire le passé et l'histoire au profit d'un avenir plus propice pour les groupes sociaux. Marquez remet en question l'histoire de son pays, il exprime à plusieurs niveaux la réalité que comporte cette dernière. Pour reprendre la définition de Henry Lacordaire : «*L'histoire est la mémoire du monde*», on y revient souvent pour reconstituer les faits du passé auxquels appartiennent les peuples. Pierre Vidal-Naquet rappelle que «*l'histoire est aussi faite de mémoire*». <sup>65</sup> Il est primordial de les associer car il ne peut y'avoir d'histoire sans mémoire pour charrier le passé. Le narrateur ne manque pas d'expliquer le présent par le passé et de reconstituer celui-ci dans l'imaginaire du lecteur.

Ainsi, l'histoire n'est rien d'autre, ne peut être rien d'autre qu'un récit qui tente de dire le réel «*c'est en ce sens que l'histoire et mémoire ne faisaient qu'un: l'histoire était une mémoire vérifiée*» <sup>66</sup>. Elles traduisent la complexité d'un vécu selon le désir de confronter

---

<sup>61</sup> Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.*, p.228

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.202

<sup>63</sup> *Ibid.*, p.46

<sup>64</sup> *Ibid.*, p.185

<sup>65</sup> Paul Ricœur, *op.cit.*, p.304

<sup>66</sup> *Ibid.*, p.111

ses assises pour les bribes du passé tourmenté par l'oubli. Par là, la force de l'analyse d'Augustin traduira l'éloge de la mémoire menacée par l'oubli : *«Mais ce dont nous nous souvenons c'est par la mémoire que nous le retenons ; or l'oubli sans nos souvenirs de lui, nous ne pourrions absolument pas, en entendant ce nom reconnaître la réalité qu'il signifie ; s'il en est ainsi, c'est la mémoire qui retient l'oubli»*<sup>67</sup>.

De ce fait, la forme narrative du roman est étroitement liée aux procédés même de la mémoire et de l'oubli. Le travail de mémoire peut faire exister le passé même lointain, cependant, l'écart temporel fait rompre la linéarité du temps forçant ce retour continuels vers le passé et traverse le temps en spirale de manière jubilatoire. Les personnages reviennent à vivre dans un passé atemporel dans lequel ce dernier ne s'écroule plus, où se réfugient dans le temps des souvenirs comme le fait Pilar Ternera qui : *«avait renoncé à la pernicieuse habitude de tenir les comptes de son âge et continué à vivre dans le temps statique et marginal des souvenirs »*.<sup>68</sup>

Selon l'auteur, la mémoire serait donc une condition nécessaire et suffisante pour lutter contre l'oubli et transformer la donne du passé. Cette transformation est aussi liée à l'oubli du fait que les individus tiennent à récupérer leurs souvenirs. Cette alternative est mise en scène par le devoir de mémoire liée à une crise de conscience que l'écrivain sud américain éprouve dans le sentiment de souffrance et de perte : *«Et l'oubli est lui-même appelé un travail dans la mesure où il est l'œuvre de la compulsion, de répétition laquelle empêche la prise de conscience de l'événement traumatique»*<sup>69</sup>. Ce devoir de mémoire consiste en amont en un devoir de se souvenir des drames, des morts et d'injustices notamment honorer l'identité des groupes sociaux.

### **II. 3 L'oubli et l'identité**

La quête identitaire demeure une question fondamentale pour l'auteur, lui qui a vécu l'impact systématique d'une culture imposée de toute part dans la construction de l'identité, *«la mémoire est un élément essentiel de ce qu'on appelle désormais l'identité individuelle ou collective [...], pour qu'il y ait identité, il faut qu'il y ait*

---

<sup>67</sup> Saint Augustin, cité in Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p.120

<sup>68</sup> Garcia Marquez, *op.cit.*, p.439

<sup>69</sup> Paul Ricœur, *op.cit.*, p.576

*mémoire*»<sup>70</sup>. Marquez s'attache à définir une approche identitaire passant par l'affirmation des racines de son peuple qui connaît d'innombrables conflits.

Le thème central de l'oubli dans ce corpus est relié directement à l'épisode de la peste de l'insomnie : *«dans cet état de lucidité effrayante et d'hallucination, non seulement ils voyaient les images qui composaient leurs propres rêves, mais chacun voyait au même temps les images rêvées par les autres. C'était comme si la maison s'était remplie de visiteurs»*.<sup>71</sup> Cette maladie, qui a pour symptôme l'amnésie totale, se transmet comme la peste, et bientôt tout le village en est atteint puisque *«personne n'échappe à la peste»*.<sup>72</sup> L'apparition de cette maladie remonte à l'arrivée d'une indienne et son frère fuyant *«la Peste de l'insomnie qui frappait sa tribu depuis des siècles»*<sup>73</sup>. C'est une forme de déculturation qui naît de cette peste conduisant jusqu'à la perte totale de l'identité collective. Autrement dit, une amnésie inventée qui contribue à l'effacement d'une culture indigène au profit d'une culture dominante. Comment dans un tel contexte de dégradation, le destin de tout un peuple est déni ?

Le désir de Rebecca à vouloir manger de la terre, témoigne d'un attachement à sa culture indienne dont elle a été privée. C'est pourquoi, cette même Rebecca coupée de toutes racines culturelles, transporte les ossements de ses parents dans un monde nouveau et sans origine. Cette interprétation *«s'inscrit tout particulièrement dans cette dépossession du passé»*. L'obsession du souvenir chez le personnage répond à une quête des origines, comme le souligne Paul Ricœur : *«Notre souvenir demeure attaché au passé par ces racines profondes»*<sup>74</sup>.

La première à apporter la marque du passé fut Rebecca : *«pétrifiée de terreur, effondrée par cette fatalité qui la poursuivit, visitation reconnut dans les yeux de Rebecca les symptômes de l'épidémie qui les avait contraint son frère et elle, à s'exiler pour toujours d'un royaume millénaire où ils avaient titres de princes»*.<sup>75</sup> Ce personnage dépourvu de toute identité transmet l'amnésie générale dans tout Macondo : *«Au début, personne ne s'inquiéta, au contraire tout le monde se félicitait de ne point dormir car il y'avait tant à*

---

<sup>70</sup> Danielle Dahan, «la quête d'identité dans l'amour, la fantasia d'Assia Djebbar», in *HORIZONS MAGHREBINS*, n°52, 2005, p.85.

<sup>71</sup> Gabriel Garcia Marquez, *op.cit.*, p.64

<sup>72</sup> *Ibid.*, p.62

<sup>73</sup> *Ibid.*, p.46

<sup>74</sup> Paul Ricœur, *op.cit.*, p.561

<sup>75</sup> Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.* p.52

*faire alors à Macondo que les journées paraissent toujours trop courtes*»<sup>76</sup>. Mais plus vite, l'absence du sommeil engendre une «hypertrophie» de la mémoire d'où la résolution d'une profonde amnésie. Les personnages du roman se détachent peu à peu de leurs souvenirs d'enfance jusqu'à oublier même le langage.

L'amnésie se définit comme la perte totale ou partielle de la mémoire, de plus elle s'explique par un mécanisme inconscient de défense qui l'oppose à la récupération des souvenirs précis vu que celui-ci «*se donne comme une image de ce qui fut auparavant vu*»<sup>77</sup>. Dans ce cadre, Ricœur affirme «*s'agissant de l'oubli définitif à un effacement des traces, il est vécu comme une menace : c'est contre cet oubli là que nous faisons œuvre de mémoire*».<sup>78</sup> De vague en vague, le travail de mémoire demeure le fondement de la quête des origines.

De prime à bord, l'incapacité des personnages à récupérer leur passé constitue un véritable péril pour la mémoire parce qu'elle est à la fois recouvrement et conscience :

*Le plus à craindre dans cette maladie est la perte de la mémoire ,au fur et à mesure que le malade s'habitue à son état de veille, commençait à s'effacer de son esprit les souvenirs d'enfance ,puis le nom et la notion de chaque chose et pour finir l'identité des gens et même la conscience de sa propre existence jusqu'à sombrer dans une espèce d'idiotie sans passé »*<sup>79</sup>

Il ressort de ce qui précède que le souvenir demeure pour Marquez un instrument pour lutter contre l'oubli. Dans la mesure où «*conscience et mémoire sont une seule et même chose*»<sup>80</sup> A cet égard, il décrit la perte de mémoire comme signe de dégradation d'une culture, d'une identité collective. Sans mémoire, sans racine, nous serions des êtres dénués d'identité et d'ancrage, comme nous l'affirme Ricœur : «*l'identité et la conscience font cercle*».<sup>81</sup> L'auteur laisse entendre, dans son livre, un regain d'intérêt pour les questions identitaires, du fait que l'identité apparait tel un symbole des origines sur lequel se cristallise la mémoire collective. Elle est perçue comme quelque chose de fondamental, du coup, il est important de faire en sorte qu'elle soit préservée et reconnue.

---

<sup>76</sup>*Ibid.*, p.54

<sup>77</sup> Paul Ricœur, *op.cit*, p.304

<sup>78</sup>*Ibid.*, p.552

<sup>79</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.*, p.63

<sup>80</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op.cit*, p.126

<sup>81</sup>*Ibid*, p.127

En définitive, l'auteur réclame l'identité culturelle ou collective dans la lutte contre l'hégémonie d'un groupe dominant. Dès lors, la question identitaire joue un rôle paradoxal pour l'auteur : une sorte de mémoire sociale qui apparaît comme un lien de cristallisation et d'appartenance. L'amnésie est donc associée à la perte des origines, l'oubli du passé et de l'identité ainsi la disparition de la mémoire. Par conséquent, l'écriture demeure la méthode efficace pour se souvenir des choses, ce fut Aureliano qui conçut la formule grâce à laquelle ils allaient se défendre contre les trous de mémoire :

*Peu à peu, étudiant les infinies ressources de l'oubli, il se rendit compte que le jour où l'on reconnaîtrait chaque chose grâce à son inscription, mais où l'on se souvient plus de son usage (...). Macondo entendait lutter contre l'oubli, voici la vache, il faut la traire tout les matins pour qu'elle produise du lait<sup>82</sup>*

Ainsi, ils continuèrent à vivre dans une réalité fuyante, captivée par les mots, qui ne manqueraient pas de leur échapper, la notion de chaque chose liée à leur existence. L'écriture permet également au passé de subsister pendant longtemps dans le présent, cette alternative permet de résister à l'oubli massif. Dans ce sens, pour prévenir les défaillances de la mémoire, José Arcadio Bouendia entreprend la construction d'une machine de la mémoire, une invention qui permet aux habitants de se rappeler des connaissances acquises durant leur existence : *«il imaginait comme une sorte de dictionnaire à mouvement giratoire qu'un individu dans l'axe pourrait actionner au moyen d'une manivelle, de sorte qu'en quelques heures défilerait devant ses yeux les notions les plus nécessaires à son existence ».*<sup>83</sup>

La mémoire est du passé, elle constitue le seul accès au temps écoulé. Quelles que soient les faiblesses de la mémoire nous n'avons qu'elle pour changer la donne du passé méconnu. C'est dans cet aspect de tout savoir sur le passé que le personnage de Pilar Ternera convoque de son côté le passé et tente de le fixer dans la mémoire de chacun, chaque sentiment, chaque souvenir à travers la lecture des cartes : *«par ce biais, ces gens qui ne dormaient pas commençaient à vivre en un monde issu des incertitudes et des hasards des cartes»*<sup>84</sup>. Le thème de l'oubli chez Marquez renvoie à un refuge survenu suite à une réalité qui détruit peu à peu le passé survivant. Sa présence revient à cacher la

---

<sup>82</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.*, p.67

<sup>83</sup>*Ibid.*, p.68

<sup>84</sup>*Id.*

vraie histoire. Cela n'est pas anodin pour l'auteur de faire référence à la colonisation qui fut la cause de la perte identitaire des peuple autochtones. La perte permanente des souvenirs résulte ici d'un refoulement vis-à-vis d'un traumatisme inaccessible empêchant la prise de conscience, *«l'oubli motivé est un processus généralement sélectif induit expérimentalement ou de façon volontaire, au cours duquel des souvenirs liés à un traumatisme sont refoulés dans l'inconscient et réprimés»*<sup>85</sup>.

La colonisation a eu des retombées traumatiques dans la mémoire du peuple indigène. Pour ce faire, se souvenir de l'histoire, c'est aussi se souvenir des tragédies qu'elle a causées. L'amnésie est représentée comme si ce qui fut ne l'est plus dans le présent, et la mémoire le représente à nouveau. Ainsi, cette dualité entre mémoire et oubli construit le passé des personnages et façonne leur histoire et leur identité individuelle et collective car une personne existe par sa mémoire et ses souvenirs.

En somme, l'oubli est convoqué par l'auteur pour inciter à la sauvegarde. D'une part de cette mémoire fracturée, d'une autre part l'histoire du continent. À ce titre Paul Ricœur souligne d'emblée que : *«c'est le passé dans sa double dimension mnémonique et historique qui, dans l'oubli est perdu, y a oubli là où ya eu trace »*<sup>86</sup>. Le passé ne nous échappe pas complètement, il laisse des traces qui demeurent ancrées en nous. Du fait, cette dualité entre le fait remémoratif et l'oubli constitue d'une part l'histoire et l'identité, et la mystification élaborée de la mémoire collective de Macondo d'une autre part.

---

<sup>85</sup>Isabelle Mansuy, «L'oubli : théories et mécanismes potentiels», in *Médecine et Science*, 2005, n° 21.

<sup>86</sup>Paul Ricœur, *op.cit*, p.374

### **Chapitre III : Une mémoire mythifiée**

*Tout mythe est un drame condensé. Et c'est pourquoi tout mythe peut si facilement servir de symbole pour une situation dramatique actuelle.*

Gaston Bachelard

Afin de contribuer à la sauvegarde de la mémoire du peuple colombien et de l'Amérique latine, l'auteur a donné à ce monde imaginaire une dimension mythique pour marquer les esprits et dire que la mémoire de ces derniers court le risque de la perte. Le mythe est vu par Mircea Eliade dans son œuvre *Mythes, rêves et mystères*, comme étant un récit qui «*raconte toujours que quelque chose s'est réellement passé, qu'un événement a eu lieu dans le sens fort du terme, qu'il s'agisse de la création du monde, ou de la plus insignifiante espèce animale ou végétale, ou d'une institution.*»

Au commencement était donc Macondo, ce village mythique où se déroule la chronique de la famille Buendia. Dans son écriture, Garcia Marquez s'est basé sur la mythification des événements afin de donner un sens pour cette lignée qui est condamnée à vivre cent ans de solitude dans l'inceste. Est-ce Marquez a utilisé le récit biblique pour une simple illustration ou pour transgresser les lois de la nature afin de donner une image mythique pour le Macondo dont parle la majeure partie de son œuvre. Pour cela, nous allons suivre l'enchaînement chronologique des faits que Marquez a évoqués dans son roman qui sont : Exode, Genèse, Déluge, etc.

### **III. 1. Exode**

Contrairement au récit biblique qui commence par le verset : «*Au commencement était le verbe*», dans notre corpus, au commencement était le meurtre, celui qui va engendrer l'exode puis la création de Macondo. En procédant ainsi, l'auteur conduit son lecteur à penser au meurtre originel d'Abel, tué par son frère Caïn à cause des offrandes que les deux frères donnaient à l'Eternel comme signe de remerciement. L'Eternel porta un regard favorable sur Abel, chose qui a créé une sorte de rivalité fraternelle qui a eu une fin tragique, vu que Caïn, poussé par une haine terrible a commis l'erreur de sa vie en tuant son frère Abel. Comme châtement pour son acte, Caïn est chassé de la terre qui a bu le sang de son frère, maudit et condamné à l'errance pour le reste de sa vie. Pour donner

de la profondeur à l'exode des habitants de Ríoacha vers le lieu où ils vont fonder Macondo, Marquez imite le récit biblique à travers ce lin d'œil au meurtre originel.

Au cours d'un combat de coq que José Arcadio Buendía remporta, il y a eu une dispute avec son adversaire, Prudencio Aguilar, qui sera par la suite sa victime. Car l'homme en question a utilisé des propos qui ont été jugés comme une atteinte à la dignité qui a engendré cet événement tragique que nul n'attendait :

*Félicitation ! s'écria –t-il. Voyons si ce coq va enfin combler ta femme. José Arcadio Buendía, l'air serein, ramassa son coq.*  
*« Je reviens de suite, » lança t-il à la cantonade. Puis à Prudencio Aguilar en particulier :*  
*– Quant à toi, cours chez toi te chercher une arme, car je vais te tuer.*  
*Lui-même revint au bout de dix minutes avec la lance récidiviste de son grand père. A la porte de l'enclos de combats de coqs, où se trouvait rassemblée la moitié du village, Prudencio Aguilar l'attendait. Il n'eut pas le temps de se défendre. Projetée avec la force d'un taureau et la même adresse, la même sureté qui avait permis au premier Aureliano Buendía d'exterminer tous les tigres de la région, la lance de José Arcadio Buendía lui passa au travers au travers de la gorge.<sup>87</sup>*

Cet assassinat est l'élément déclencheur d'une errance pour José Arcadio Buendía et les habitants de Ríoacha à la recherche de la terre promise. Car le village n'a pas connu un instant de tranquillité depuis la mort de Prudencio Aguilar puisqu'un revenant du royaume des morts avec la même expression de tristesse ne cesse de manifester son indignation contre l'injustice dont il a été victime. Cette étrange apparition du fantôme de Prudencio Aguilar à la tombée de la nuit, est une croyance que l'auteur a incarnée dans son œuvre. Vu que sa nation d'adoption croyait à ces étranges apparitions et même une journée entière leur est consacrée. Et que les habitants du Mexique nomment «*El día de los muertos*», qui est sans doute la fête traditionnelle la plus importante de la région de l'Amérique du sud qui croyait que les âmes des morts reviennent sur terre suivant un certain ordre.

L'auteur revisite cet héritage ancestral en introduisant d'une manière implicite ce fantôme qui était victime d'injustice de son vivant, que nul n'avait le courage de le dire. Mais cette apparition répétée de son âme qui trainait de maison en maison avec une expression de tristesse dégageant un sentiment de trahison des habitants de Ríoacha envers lui, chose

---

<sup>87</sup> Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.*, pp.38-39

qui a suscité beaucoup de questionnements : est-ce vraiment Prudencio méritait de mourir pour avoir prononcé une si petite phrase qui lui a coûté la vie par la suite. Et puis un sentiment de culpabilité des habitants et même de l'exécuteur. En ce qui concerne les habitants, c'est qu'ils auront pu défendre la victime qui ne méritait pas de laisser sa vie pour une aussi simple phrase, et pour celui qui a commis le crime, s'est laissé emporter par cette colère qui l'a rendu aveugle et de commettre l'irréparable.

José Arcadio Buendia, qui n'a pas trouvé un instant de repos depuis que le fantôme lui rend visite à la tombée de la nuit et que ce sentiment de culpabilité n'a pas cessé d'augmenter, a pris enfin la décision de quitter le village et de ne plus y remettre les pieds : *«C'est bien Prudencio, lui dit-il. Nous nous en irons de ce village, le plus loin que nous pouvons et n'y remettrons jamais les pieds. Maintenant tu peux partir tranquille.»*<sup>88</sup>

Ce fantôme de Prudencio Aguilar apparaissant la nuit est d'inspiration universelle puisque cette croyance on la retrouve quasiment chez tous les peuples et les civilisations anciennes et même ceux de nos jours, qui est ancré dans l'esprit des êtres humains. Dès que cette étrange chose apparaît, c'est pour revendiquer une injustice ou bien pour manifester un sentiment de regret sur une situation qui est en dégradation. Mais dans notre corpus, ce fantôme rend visite aux habitants de son village pour manifester un sentiment d'injustice envers celui qui a commis le crime et un sentiment de trahison envers ceux qui ont été présents à la scène du crime, et que ce village sera maudit et ceux qui le peuplaient seront condamnés à l'errance. Chose qui est vite arrivée puisque les habitants de Ríoacha ont décidé de quitter le village afin de trouver la terre promise et de laisser l'âme de Prudencio se reposer et de se lancer dans une aventure qui va donner naissance au village mythique par la suite.

En revenant à l'histoire de Caïn et Abel, seul Caïn est chassé de sa terre natale qui l'a vu naître et qui a été par la suite témoin du premier crime de l'humanité. Mais dans notre récit, c'est tout un village qui a été condamné, non pas par une force divine, mais par un acte individuel qui s'est répercuté sur le collectif, vu que tous les habitants sont complices d'une manière ou d'une autre. En quittant le village de leurs ancêtres, en laissant derrière eux un passé sombre que nul ne veut revivre, ils cherchent à trouver une nouvelle terre prospère où ils pourront vivre tranquillement et se débarrasser d'une manière définitive du fantôme de Prudencio qui est un cauchemar pour eux.

---

<sup>88</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.*, p.40

### III. 2 Genèse

En suivant un itinéraire différent que celui du mythe cosmogonique qui est une tentative d'explication de l'origine et de la création du monde, constitué d'un ensemble de récits mythiques fondateurs, Marquez va accoucher d'un nouveau monde, réduit certes au petit village de Macondo, mais condensera l'histoire de tout un continent. «*Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. La terre était informe et vide : il y'avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au dessus des eaux.*»<sup>89</sup>, ce verset biblique, qui nous donne des informations sur la création divine des cieux et de la terre, se trouve implicitement convoqué par notre auteur. En effet, partant de cette explication religieuse de la création du monde qui diffère de celle des scientifiques qui disent que le monde a été formé après le big bang, Marquez va mettre au monde un village qui existe que dans son esprit mais qui ressemble à son village natal, Aracataca, malgré que certains disent qu'il n'ya pas vraiment de ressemblance entre ce village fictif et son village natal.

Le monde a été créé par l'Éternel en sept jours, sans laisser rien au hasard. En commençant par le jour et la nuit. Puis le septième jour était le jour du repos, où tout était mis en place au profit du premier homme dans l'histoire de la création du monde qui est Adam. De même, le monde de Macondo fut créé par l'auteur et au commencement était le rêve de Jose Arcadio Buendia :

*José Arcadio Buendia, cette nuit-là, rêva qu'en ce lieu s'élevait une cité pleine d'animation avec des maisons dont les murs étaient faits de miroirs. Il demanda quelle était cette ville et on lui répondit par un nom qu'il n'avait jamais entendu prononcer, qui n'avait aucune signification mais qui trouva dans son rêve une résonance surnaturelle : Macondo.*<sup>90</sup>

Au départ de l'histoire, José Arcadio Buendia avait pris la décision de quitter Ríoacha, la terre maudite après le meurtre afin de trouver une nouvelle terre et de donner naissance à un nouveau village qui sera synonyme d'un commencement d'une nouvelle ère pour ces maudits villageois. Ainsi débute une aventure qui va durer longtemps à la recherche d'une nouvelle terre promise, une aventure qui fait penser à celle d'Ulysse, ce personnage mythique qui, dans la Grèce antique, recourait à la ruse pour affronter et surmonter les épreuves durant son aventure. En s'inspirant de cette figure mythique, Marquez va

---

<sup>89</sup>«Genèse 1:1:2 », [En ligne], consulté le 20/06/2017 ; url : <https://bible.knowing-jesus.com/fran%C3%A7ais/topics/chaos>

<sup>90</sup> Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.*, p.41

donner à son personnage ce sens de l'orientation que l'on trouve chez Ulysse afin de mener ses hommes vers le bon chemin.

Poursuivant son rêve de départ, celui de trouver une terre promise, une île dans sa traversée de la sierra, José Arcadio Buendia va connaître d'abord quelques mois d'errance sans aucun résultat. Pire que cela, il errait avec la peur au ventre, la crainte de revenir sur ses pas et de revivre ce passé cauchemardesque que nul ne veut le revivre et de retrouver une autre fois la terre maudite et surtout la résurrection du fantôme de Prudencio. L'errance et le cauchemar menaçant de refaire surface et de faire sombrer cette population dans les ténèbres les plus profonds de cette terre maudite, vont ainsi donner naissance à un village mythique Macondo. Ce village fictif fera couler beaucoup d'encre sur son prétendu reflet du village natal de l'auteur qui est Aracataca.

L'inspiration biblique chez Marquez ne se limite pas à cette genèse, elle s'étale sur toute l'œuvre qui revêt ainsi une dimension plus large ne se limitant point à une simple histoire relatant la vie d'une famille ordinaire depuis son existence jusqu'à sa déchéance. Nous la retrouvons aussi dans l'allusion à Adam apprenant de Dieu à nommer, à donner un nom à chaque créature qui existait dans le jardin d'Eden : *«Car l'éternel Dieu avait formé de la terre toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux des cieux, puis il les avait fait venir vers Adam, afin qu'il vit comment il les nommerait, et afin que le nom qu'Adam donnerait à tout animal, fut son nom.»*<sup>91</sup>Cette allusion nous lisons dans ce propos : *«Le monde était si récent que beaucoup de choses n'avaient pas encore de nom et pour les mentionner, il fallait les montrer du doigt.»*<sup>92</sup>Ce passage laisse entendre que Macondo était d'abord un désert sans aucun signe de vie jusqu'au jour où les habitants de l'ancienne cité maudite l'ont découvert, après avoir perdu tout espoir de retrouver la mer.

En donnant ainsi naissance à ce nouveau monde, les Macondiens ouvrent une page de l'histoire de toute un continent. L'auteur, en s'inspirant du récit biblique, donne à cet acte fondateur une dimension mythique pour que ce village soit ancré les mémoires et que l'héritage mémoriel des Colombiens échappe aux griffes de l'oubli. Pour y parvenir, Marquez mobilise tout son génie afin de rivaliser avec tous les récits cosmogoniques qui traversent les âges sans subir les affres de l'oubli. Il donne là un nouveau souffle à cette terre-fantôme où une lignée d'hommes est condamnée à vivre cent ans de solitude par la

---

<sup>91</sup> La bible, [En ligne], consulté le 15/07/2017 ; url : <http://sainte bible.com/genesis/2.19htm>

<sup>92</sup> Garcia Marquez, *op. cit.*, p.17

prophétie du gitan Melquiades, en traversant les trois âges de la vie : naissance, vie et décadence.

### III. 3 Déluge

De l'exode à la genèse de ce monde mythique qui est Macondo, en retraçant l'histoire de ce peuple maudit qui a été dans l'obligation de quitter Ríoacha après le meurtre de Prudencio Aguilar, jusqu'à la création de ce nouveau monde qui a été lui aussi témoin de pas mal d'événements terribles qui ont contribué au bouleversement de ce village, il y a lieu de relever les guerres civiles et les relations incestueuses à répétitions au sein d'une société où l'atteinte à la dignité est toujours chèrement payée. Au long de cette évolution, Macondo a traversé des périodes douloureuses puisque seul le mal régnait en maître dans ce village mythique. Ce mal qui engendre le chaos et le désordre est devenu le seul moyen de survivre dans un monde où domine la loi du plus fort.

Dans ce roman, le déluge survient directement après la répression des ouvriers grévistes de la compagnie bananière qui a fait plus de trois mille morts : *«Ils étaient plus de trois mille, se borna à dire José Arcadio le Second. Maintenant, je suis sûr que c'étaient tous ceux qui se trouvaient à la gare.»*<sup>93</sup>Ces phrases qui ont marqué la fin d'une période sombre de l'histoire de ce village mythique où le mal et la violence n'ont pas cessé d'augmenter et d'engendrer des disparitions physiques, synonymes des mémoires qui se perdent. Ce déluge serait-il une réplique du Déluge provoqué par Dieu afin de punir les hommes de leur méchanceté :

*Et l'Eternel vit que la malice de l'homme était grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de son cœur n'était que mauvaise en tout temps. Et l'Eternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il en fut affligé dans son cœur. Et l'Eternel dit : J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé ; depuis l'homme jusqu'au bétail, jusqu'au reptile, et jusqu'à l'oiseau des cieux ; car je me repens de les avoirs faits.*<sup>94</sup>

Le Déluge, tel que raconté dans la Bible, est l'un des grands épisodes. Il suit l'apparition du mal, puisqu'il est situé après le mythe de Caïn et d'Abel. Dans ces versets, Dieu veut anéantir la race humaine à cause de ces crimes, en déversant sur elle toutes les eaux du

<sup>93</sup>Gabriel Garcia Marquez, *op. cit.* p.351

<sup>94</sup> Genèse 6 :5-7, consulté en ligne le 22/06/17 ; url: <https://mythologica.fr/bible/deluge.htm>

ciel et des mers. Seul Noé, celui qu'il appelle «le juste» sera averti puis épargné avec sa famille. Sur les ordres de Dieu, Noé construit un bateau qui abritera un couple de chaque espèce animale. Après le déluge, il lâche une colombe qui lui indique que la terre est redevenue habitable. Par son intermédiaire, Dieu conclut alors la première alliance avec les hommes.

En faisant ce rapprochement, Marquez mythifie l'histoire de Macondo, mais sans calquer l'intégralité du récit biblique. Par son génie et son réalisme magique, il reproduit cette période dévastatrice qui a marqué la fin d'une première alliance entre l'homme et son créateur d'une manière différente et propre à lui afin de dire que Macondo, en faisant allusion à la Colombie, a besoin d'un nouveau souffle. Pour que cette terre retrouve ses origines. C'est dans cette mesure que Balzac dira que les mythes *servent à tout, ils expliquent tout*.

L'auteur, après le génocide de la compagnie bananière, a enchaîné directement avec le déluge car le mal était à son apogée. Ce rapprochement entre ces deux événements est voulu par l'auteur pour souligner l'empreinte de l'événement sur la mémoire du peuple colombien. Par cette mythification, il transporte son lecteur de Ciénaga (près du village natal de l'auteur) à laquelle renvoie Macondo et sa compagnie bananière vers le monde mythico-religieux de la Bible. Il fait de l'histoire de ce peuple une réplique des contemporains de Noé. Ainsi, cette population qui vivait auparavant en harmonie avec la nature sans aucun signe de violence, va devenir maudite et ne connaîtra que violences et mal. Le narrateur imite en quelque sorte le Créateur et inflige une punition aux Macondiens à cause de leur actes :

*Il plut pendant quatre ans onze mois et deux jours. Il y eut des époques où il ne fit que pleuvoir et tout le monde se mit sur son trente et un, se composa une mine de convalescent pour célébrer l'éclaircie, mais bientôt l'habitude fut prise de ne voir dans ces pauses que les signes d'une recrudescence. Le ciel se vidait avec un grand bruit de casse en bourrasques dévastatrices et le Nord dépêchait des ouragans qui écornèrent les toits, démolirent les murs et déracinèrent les dernières souches des plantations.<sup>95</sup>*

---

<sup>95</sup> G. Garcia Marquez, p . 352.

Selon le récit biblique, Dieu a condamné l'homme sur terre pour sa méchanceté, et elle est la cause principale du Déluge. Mais dans notre corpus, ce qui précède le cataclysme, c'est la répression patronale et militaire. D'où alors l'hypothèse d'une malédiction comme le soutient Joël Fauchier à propos de cette violence aux Caraïbes :

*La terre caraïbe est bel et bien maudite : La rencontre avec l'autre ne s'y effectue que sous le signe de la violence et de la défiance. Aux génocides et déportations massives d'esclaves du passé ; qui fondèrent en particulier la peur séculaire de l'Indien, ont succédé les massacres organisés sous la bananière d'un capitalisme agressif et méprisant.<sup>96</sup>*

Ainsi, Macondo ne serait que l'illustration fictionnelle de ce qui semble être une vérité historique. Dans ces terres sud américaines, la violence et la haine règnent sans partage et la rencontre de l'autre ne se fait jamais d'une manière pacifique. Ce dernier ne vient qu'avec une idée de domination ; il ne cherche pas à découvrir son semblable et à établir des relations d'échange avec lui. Ce qui l'intéresse, c'est le profit, d'où toutes ces atteintes aux sources et ressources de l'autre à qui ont refusé jusqu'à l'existence comme le prouve Macondo.

En effet, victime de plusieurs invasions qui ont pour objectif sa destruction, ce village est menacé d'effacement par l'arrogance d'un capitalisme agressif et méprisant. Chose qui a déclenché le cataclysme par force surnaturelle afin de mettre fin à cet échec. Image de désespoir, contrairement à la signification régénératrice qu'on peut lire dans les textes religieux. Car cet échec dont parle l'auteur n'est pas une vue d'esprit et ce déluge fictif n'est que le miroir d'un fait réel qui a touché la terre caraïbe comme le dit Fauchier :

*En réalité, la zone de Macondo fut bel et bien victime d'un déluge. Celui-ci survint en 1932 et causa des inondations si catastrophiques que l'United Fruit Company se retira de la région et que celle-ci, peu à peu, sombra dans un déclin irréversible. Ce sont ces détails-là, de nature biographique, qui autorisent Gabriel Garcia Marquez à affirmer que le surnaturel existe réellement dans la région caraïbe et que pas une ligne de ses romans n'a d'autre fondement que des faits réels.<sup>97</sup>*

Ce village, ravagé par des pluies diluviennes, n'est plus que l'ombre de lui-même. Mais ce calme ne va pas durer longtemps, contrairement au récit biblique, la fin du déluge

---

<sup>96</sup> Joël Fauchier, «L'amnésie chez Garcia Marquez», [en ligne], consulté le 01/09/17 ; url : <http://babel.revues.org/903>

<sup>97</sup>Id.

marque une nouvelle alliance avec l'homme, chose qu'on ne trouve pas dans notre corpus. Car le narrateur a enchaîné directement avec l'apocalypse, en disant que: «aux lignées condamnées à cent ans de solitude, il n'était pas donné sur terre de seconde chance.»<sup>98</sup>

Ce Macondo mythique qui a subi les assauts du temps, est redevenu l'ombre de lui-même, presque sans aucun signe de vie. Cette terre témoignera des ultimes moments précédant la fin tragique d'une lignée condamnée à cent ans de solitude. Autrefois, village plein d'animation où tout le monde participe à son évolution, Macondo est devenu une cité fantôme, abandonnée même par les oiseaux. Un seul couple demeure dans cette ville, ravagé par le déluge, d'où les premiers signes d'une apocalypse qui pointe à l'horizon :

*La nuit, couchés dans les bras l'un de l'autre, ils ne se laissaient pas effrayer par les explosions sublunaires de fourmis, ni par le vacarme des mites, ni par le sifflement continu et net que faisait entendre la poussée des mauvaises herbes dans les pièces voisines. Il leur arriva maintes fois d'être réveillés par l'affairement fébrile des morts.*<sup>99</sup>

Dans ce passage, le narrateur donne des signes d'une fin imminente. D'abord, les fourmis et les mites qui apparaissent dans les situations chaotiques annoncent le désastre et le désordre. Puis, il y a la poussée des mauvaises herbes dans une maison qui dit long sur le délabrement et la ruine de celle-ci. Enfin, il y a l'idée de résurrection dans ce retour des morts puisque le couple entend les morts parler dans les pièces où ils ont vécu auparavant, comme s'ils étaient vivants. Cette résurrection introduite par l'auteur en faisant un clin d'œil à la bible et précisément au Christ ressuscité au troisième jour de sa mort afin de donner l'exemple aux croyants : « Jésus lui dit : « Celui qui relève de la mort, c'est moi. La vie, c'est moi. Celui qui croit en moi aura la vie, même s'il meurt. »<sup>100</sup>

Cet acte, synonyme d'une nouvelle ère pour les fideles du Christ, est donc le début d'une nouvelle époque où Jésus régnera du ciel sur sa lignée. Mais, contrairement à cet épisode biblique, la résurrection des morts dans ce roman se perçoit comme un signe d'une histoire qui touche à sa fin.

<sup>98</sup> Garcia Marquez, *op. cit.*, p.445

<sup>99</sup> *Ibid.* p. 455

<sup>100</sup> « Jean 11 :25 ». (en ligne), Consulté le :02/09/2017 ;url : <http://www.unitedbiblesocieties.org/Fr/10versetsbibliques>

Dans le dernier chapitre, le narrateur conclut par la décadence de la lignée des Buendia et du village mythique de Macondo. Cette fin tragique qui a été rédigée par le Gitan Melquiades en une prophétie écrite sur des parchemins que nul n'avait déchiffré, en gardant leur secret jusqu'au jour où Aureliano Babilonia a pris l'initiative de les déchiffrer et de mettre fin à ces mystérieux parchemins. Ainsi, au moment où Aureliano a commencé à lire les parchemins de Melquiades, l'ouragan biblique vient de s'abattre sur un royaume des ombres et de l'oubli :

*Macondo était déjà un effrayant tourbillon de poussière et de décombres centrifugé par la colère de cet ouragan biblique, lorsque Aureliano sauta onze pages pour ne pas perdre de temps avec des faits trop bien connus, et se mit à déchiffrer l'instant qu'il était en train de vivre, le déchiffrant au fur et à mesure qu'il le vivait, se prophétisant lui-même en train de déchiffrer la dernière page des manuscrits, comme s'il se fût regardé dans un miroir de paroles.<sup>101</sup>*

Cette fin tragique transcrite dans des parchemins ne peut être évitée puisque Aureliano n'a pu les déchiffrer qu'au moment où le désastre a presque pris fin. Lui qui a cherché à connaître la date et les circonstances de sa mort, va très vite comprendre qu'il ne sortira pas vivant de cette chambre :

*Mais avant d'arriver au vers final, il avait déjà compris qu'il ne sortirait jamais de cette chambre, car il était dit que la cité des miroirs (ou des mirages) serait rasée par le vent et bannie de la mémoire des hommes à l'instant où Aureliano Babilonia achèverait de déchiffrer les parchemins, et que tout ce qui y était écrit demeurerait depuis toujours et resterait à jamais irrépétibile, car aux lignées condamnées à cent ans de solitude, il n'était pas donné sur terre de seconde chance.<sup>102</sup>*

Cet événement douloureux, marque la fin d'une lignée condamnée à vivre dans la solitude. L'auteur étant contre toutes formes de violences, inflige aux habitants de cette cité maudite un châtement terrible qui a mis fin à leur existence. Et la cité des miroirs, vue par José Arcadio Buendia dans son rêve, n'abritera plus un Buendia.

---

<sup>101</sup>Garcia Gabriel Marquez, *op cit.* p.461

<sup>102</sup>*Ibid.* p.468

## **Conclusion**

Au terme de cette lecture, nous pouvons dire que Marquez, comme tout être soucieux de la transmission des héritages immatériels, a pensé son roman comme une œuvre de mémoire. Attirés par cet aspect du livre, nous l'avons choisi comme objet de notre recherche. Celle-ci nous a permis tout d'abord de comprendre cette faculté indispensable à tout être pour décrire ou exprimer un événement que constitue la mémoire de l'homme. Dans *Cent ans de solitude*, notre corpus, elle liée au passé antérieur de la Colombie et concerne en particulier la zone douloureuse de sa mémoire collective. Pour raconter cette mémoire, l'auteur a opté pour un réalisme magique où le réel cru est drapé de couches mythiques. De notre part, pour rendre compte de cette mise en représentation de la mémoire, nous avons abordé respectivement les points suivants : l'impact négatif de la violence sur la perte des traces mémorielles, la fonction de la mémoire dans la construction identitaire et enfin la mythification de la mémoire collective dans ce récit.

Dans un premier temps, nous avons focalisé l'analyse sur les facteurs qui, selon le narrateur, ont généré, d'une manière ou d'une autre, la perte de la mémoire collective du continent sud américain. Dans son livre, l'auteur fait le récit de cette perte à travers le village fictif de Macondo en notant l'impact négatif des Gitans, de l'impérialisme et des différentes guerres sur la mémoire des Autochtones. En d'autres mots, il y évoque les considérations coloniales et les autres aspects historiques qui ont joué un rôle central : «*ce qui nous rappelle que la vérité de l'histoire est dans la mémoire*»<sup>103</sup>. Pour ce faire, il y remonte jusqu'aux origines des conflits fondateurs qui sont au centre de la société colombienne afin de recréer et perpétuer son histoire pour enfin toucher chacune des mémoires personnelles.

De ces facteurs qui ont généré l'amnésie collective – évoquée d'ailleurs comme une mystérieuse maladie -, il importe de souligner d'abord l'impact négatif de la dominance étrangère sur la population primitive. Nous l'avons vu, les répercussions de la colonisation sur la mémoire des lieux sont désastreuses. D'où le souci, chez Marquez, de transmettre avec plus de densité les vérités tant historiques que politiques inhérentes à ce fait. Cette démarche apparaît comme un moyen de communication entre les groupes

---

<sup>103</sup> Sophie Beaudon, *la quête de la juste mémoire : Histoire de l'autre, un manuel scolaire israélo-palestinien*, université Laval. Québec, 2007, p, 128.

sociaux : dès lors la guerre civile entre conservateurs et libéraux est l'occasion de mettre en évidence les agissements et manipulations des hommes politiques. C'est dans cette perspective que Marquez interroge l'histoire pour comprendre la vague agitation du pouvoir ayant relégué les mauvais souvenirs dans les mémoires du peuple.

D'une autre part, nous avons déduit au fil de notre analyse que la mémoire ne cesse d'évoluer ; elle fait passer à la trappe les souvenirs qui font pourtant la richesse de notre vie présente. Selon Bergson, on peut toujours retrouver ce qui est enfoui au plus profond de notre mémoire. Aux premiers abords, la fonction de la mémoire est de nous donner le pouvoir de représenter le vécu. Elle a aussi cette capacité de rendre possible la construction identitaire ; elle est en ce sens *génératrice de l'identité*. C'est dans cette optique que nous pouvons représenter l'oubli comme le résultat d'une défaillance de la mémoire, car ce n'est qu'après accumulation des souvenirs que surgit l'oubli, c'est-à-dire avant qu'il y ait oubli, il faut qu'il y ait mémoire.

En dernier lieu, Garcia Marquez a fait recours au mythe afin d'immortaliser ce village fictif de Macondo qui n'est plus un simple village, mais un symbole d'une nation et d'un continent qui ont résisté aux assauts du temps et aux invasions étrangères dans un seul but de sauvegarder cette mémoire qui se conjugue au pluriel. Cette mythification se voit à travers l'inspiration biblique qui irrigue notre corpus et offre une base solide et fiable pour l'auteur afin de réussir son projet fictionnel. En faisant appel à son génie dans la transgression de la sainte bible, l'écrivain accomplit ici des va et vient entre la parole divine et ses croyances propres. Son réalisme magique se voit dans la savante mixture entre réalité de sa Colombie natale et imaginaire fertile puisant à toutes les sources.

Pour conclure, nous dirons que ce travail nous a permis de répondre à notre problématique de départ et de dire que Marquez a tenté de réécrire le passé colombien à travers un retour sur les événements cruciaux qui ont laissé des traces indélébiles dans la mémoire collective ; Cependant, cette recherche qui rend compte de cette écriture de la mémoire chez Marquez n'est qu'une ébauche, n'est qu'une lecture possible qui est loin d'épuiser toute la richesse de ce roman. En effet, plusieurs aspects esquissés ici méritent d'être approfondis dans le cadre des recherches futures, nous pensons particulièrement à la relation entre mémoire histoire qui nécessite d'être approfondie en faisant appel aux travaux de Todorov. De même, la mise en récit de la question mémorielle mérite aussi d'être éclairée par les apports de la narratologie de Genette.

# Bibliographie

## I. Œuvres de Marquez

### 1. Corpus d'étude

Gabriel Garcia Marquez, *Cent ans de solitude* [1967] ; tr : Claude et Carmen Durand, Paris, Seuil, «Point», 1968.

### 2. Autres œuvres de l'auteur

- *L'Automne du patriarche*, Grasset, 1977 et « les cahiers rouges », n°2282 et « le livre de poche » n°5692.

- *Récit d'un naufragé*, Grasset, 1979, et « les »cahiers »rouges », 1998.

- *Pas de lettre pour le colonel*, Grasset, 1980, et « les cahiers rouges », n°130.

- *Le General dans son labyrinthe*, Grasset, 1990 et « le livre de poche », n°9650.

- *Vivre pour la raconter*, Grasset, 2003 et « le livre de poche », n°30538.

## II. Etudes sur Marquez et/ou sur la mémoire

### 1. Articles

- Isabelle Allende, «Mort de Gabriel Garcia Marquez», [En ligne], consulté le 01/09/17 ; url : [http://www.huffingtonpost.fr/.../mort-gabriel-garcia-marquez-hommages\\_n\\_5171659.html](http://www.huffingtonpost.fr/.../mort-gabriel-garcia-marquez-hommages_n_5171659.html)

- Jean 11 :25. <http://www.unitedbiblesocieties.org/Fr/10versetsbibliques>.

- La bible, [En ligne] ; url : <http://sainte bible.com/genesis/2.19htm>

- Pierre Clastres, «Ethnocide», in *Encyclopædia Universalis*, Enc. Univ. Editeur, Paris, 2002, vol. 8.

- Frédéric Dorel, «génocide indien : guerre de position entre science et mémoire», [en ligne], URL : <http://amnis.revues.org/908>

- Marie-Claire Lavabre, «Usages et mésusages de la notion de mémoire», In: *Critique internationale*, vol. 7. 2000.

- Joël Fauchier, «L'amnésie chez Gabriel Garcia Marquez», [en ligne] ; url : <https://babel.revues.org/903>.

- T. Todorov, «La mémoire devant l'histoire», in *Terrain*, n°25, [en ligne] ; url : <http://terrainrevues.org/index2854.html>.

-Gabriel Garcia Marquez, «Extrait du discours du prix Nobel de littérature», [en ligne]; url : <http://www.vanity.fr/actualites/international/article/discours-nobel-gabriel-garcia-marquez-la-solitude-de-la-lamrique-du-sud/1969>

## 2. Thèses et mémoires

- Maude Laporte-Marginean, «La mémoire et l'oubli dans cent ans de solitude de G. Garcia Marquez», université, McGill, Montréal, 2006.

- José Schneider – Ballouhey, «Pourquoi se souvenir ?-La politique de la juste mémoire», [En ligne] ; url : [http://www.sfa-ouvillar.com/JETE/2009\\_Tubingen/JETEMijoMemoire.pdf](http://www.sfa-ouvillar.com/JETE/2009_Tubingen/JETEMijoMemoire.pdf)

- Genèse 6 :5-7, [en ligne] ; url:<https://mythologica.fr/biblique/deluge.htm>

## III. Ouvrages théoriques

- Roland Barthes, *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, 1982.

- Sophie Beaudon, la quête de la juste mémoire : Histoire de l'autre, un manuel scolaire israélo-palestinien, université Laval. Québec, 2007.

- Henri Bergson, *Matière et Mémoire (1896)*, Paris, PUF.1939.

- Pierre Daco, *Les triomphes de la psychanalyse*, Paris, Marabout, 1978.

- J. Delhomme, *Vie et science de la vie*, essai sur Bergson, Paris, PUF, 1967

- Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris, Seuil, 1959.

- Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1925.

- Milan Kundera, *Le Rideau*, Paris, Gallimard "Folio", 2006.

- Le Bergsonisme cité in Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op.cit.*

- Pierre Nora, *Les lieux de la mémoire, t1 : La République*, Paris, Gallimard, 1984.

- Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, machin, 1900.

- Saint Augustin, *Les Confessions*, Paris, Garnier Flammarion, 1964.